

LE PROTOCOLE DES RUINES



Le Protocole des Ruines

Par Studio Client

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le goût de la cendre	4
Chapitre 2 : L'arrivée du prédateur	12
Chapitre 3 : La morsure du froid	20
Chapitre 4 : L'ombre de l'Ukraine	28
Chapitre 5 : Le premier contact	35
Chapitre 6 : Le pacte des ruines	45
Chapitre 7 : Le murmure des morts	52
Chapitre 8 : L'intrusion alliée	59
Chapitre 9 : Le grain du papier	67
Chapitre 10 : Le prix de la défection	74
Chapitre 11 : L'encerclement	84
Chapitre 12 : La chair et l'encre	92

Chapitre 1

Le goût de la cendre

La poussière ne retombait jamais. Elle flottait, suspendue dans l'air rance des sous-sols, une nappe de particules grises qui tapissait le fond de la gorge d'Anna et donnait à chaque respiration un goût de craie et de cadavre. À chaque détonation en surface, un nouveau voile descendait des voûtes de la Staatsbibliothek, recouvrant les rayonnages éventrés d'un linceul de plâtre. Les murs de l'Unter den Linden tremblaient sous les coups de boutoir de l'artillerie soviétique, un grondement sourd, rythmique, qui faisait tinter les carcasses de métal tordues au-dessus de sa tête.

Anna Keller dégagea un bloc de briques à mains nues. Ses doigts, autrefois agiles pour manipuler les incunables du XVe siècle, n'étaient plus que des griffes durcies aux ongles noirs de terre épistolaire. Elle ne sentait plus le froid qui montait des dalles humides, ni la morsure de la faim qui lui vrillait l'estomac depuis « l'avant », ce temps lointain où le pain ne contenait pas de sciure. Elle n'était plus qu'une extension du silence des archives, une ombre parmi les ombres, cherchant dans le chaos ce qui n'aurait jamais dû être écrit.

Sous un bloc de grès pulvérisé, un coin de cuir sombre apparut. Ce n'était pas le maroquin rouge des reliures d'apparat du Grand Frédéric, ni le veau brun des traités de jurisprudence. C'était un noir de suie, mat, dont la texture rappelait étrangement la peau humaine après un long séjour dans le formol. Elle écarta les derniers décombres. L'ouvrage était lourd, anormalement dense pour son format in-quarto. La couverture ne portait aucun titre, aucun nom d'auteur, seulement une empreinte circulaire pressée dans la peau : un ouroboros dévorant non pas sa queue, mais son propre crâne.

Un obus tomba plus près, peut-être sur la Pariser Platz. La vibration fit vaciller la flamme de sa lampe-tempête posée sur un tas de gravats. Le pétrole baissait. Si la mèche s'éteignait, l'obscurité redeviendrait une prison absolue. Anna s'assit par terre, le dos contre un pilier de béton armé, et posa le codex sur ses genoux osseux. Ses mains tremblaient, un spasme involontaire qu'elle maudissait.

Elle ouvrit le livre.

L'odeur qui s'en dégagea n'était pas celle du vieux papier moisi. C'était une exhalaison chimique, âcre, évoquant le soufre et l'éther des laboratoires de l'IG Farben. Les pages étaient d'un parchemin si fin qu'on y devinait, par transparence, la trame de vaisseaux sous-jacents. Le texte était rédigé dans un allemand archaïque, truffé de termes alchimiques : *Nigredo*, *Solve et Coagula*, *La Calcination de l'Esprit*.

Anna parcourut les premières lignes. Au début, cela ressemblait aux délires ésotériques dont les dignitaires du Parti s'étaient entichés, ces recherches grotesques sur le sang aryen et les racines de Thulé. Mais à mesure qu'elle déchiffrait les annotations marginales, écrites d'une main fine et nerveuse, le masque tombait.

« Le sujet ne doit pas être détruit par la force, mais par la saturation de sa propre perception. Il faut déconstruire la chronologie interne. Un homme sans hier est une argile sans forme. »

Ce n'était pas de la transmutation de métaux dont il était question ici. La « Pierre Philosophale » décrite dans ces pages n'était rien d'autre qu'une méthode de brisement systématique de la psyché humaine. Sous le couvert de la symbolique hermétique, le texte détaillait l'usage de la privation sensorielle, l'administration de dérivés de l'ergot de seigle pour induire des terreurs permanentes, et la répétition rythmique de stimuli pour effacer la volonté. L'alchimie était le code ; l'âme humaine était la matière première qu'il fallait réduire en cendres pour la reconstruire selon un moule totalitaire.

— C'est donc là que finit la culture, murmura-t-elle. Dans la recette du néant.

Un bruit de bottes, distinct du tumulte des obus, résonna dans le couloir adjacent. Un frottement de cuir contre la pierre, régulier, assuré. Anna éteignit sa lampe d'un geste brusque. L'obscurité l'engloutit, lourde comme un suaire. Elle retint son souffle, le cœur battant contre ses côtes saillantes. L'odeur du tabac *Mahorka*, une émanation âpre de tabac de troupe, se glissa sous ses narines avant même que la silhouette ne soit visible.

Un faisceau de lampe électrique balaya la pièce, découpant les silhouettes des étagères tordues comme les côtes d'un léviathan échoué. La lumière s'arrêta sur le tas de gravats où Anna s'était tenue un instant plus tôt.

— Je sais que vous êtes ici, citoyenne Keller, dit une voix d'un baryton calme, aux accents slaves mais maîtrisant parfaitement la langue de Goethe. Ne me faites pas perdre mon temps. La poussière de ce lieu est déjà assez pénible pour mes poumons sans que nous ayons à jouer à cache-cache.

Le major Viktor Sokolov entra dans le cercle de sa propre lumière. Son uniforme du NKVD était impeccablement brossé malgré le chaos, seul un léger voile de suie sur ses bottes de cuir noir trahissait la traversée des ruines de Berlin. Son visage était celui d'un homme qui n'avait plus d'âge, marqué par des cernes profonds qui ne devaient rien à la fatigue du front et tout aux nuits passées dans les caves de la Loubianka.

Anna ne bougea pas. Elle serra le codex contre sa poitrine, sentant le froid de la couverture contre sa peau fine.

— Vous cherchez de la nourriture ? demanda-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un croassement. Il n'y a que du papier ici. Et de la mort.

Sokolov sourit, un mouvement de lèvres sans chaleur qui ne monta pas jusqu'à ses yeux clairs, des yeux de chasseur de loups dans la steppe.

— Je cherche un type de nourriture très spécifique, Anna. Celle qui permet de gouverner les siècles à venir. On m'a dit que vous étiez la meilleure archiviste de cette institution. Que vous aviez une mémoire prodigieuse pour l'emplacement des collections "particulières".

Il fit quelques pas, faisant craquer des éclats de verre sous ses talons. Il ne semblait pas s'inquiéter des obus qui faisaient vibrer le plafond. Pour lui, la guerre était déjà finie. Une autre commençait, plus silencieuse.

— Les Américains cherchent les fusées de Von Braun, continua-t-il. Les Britanniques cherchent les codes de la Kriegsmarine. Moi, je cherche ce qui se trouve entre vos mains. Le Protocole Mnémosyne.

— Ce n'est qu'un grimoire d'alchimie sans valeur, mentit Anna, sa propre voix lui paraissant lointaine.

Sokolov s'arrêta. Il braqua sa lampe directement sur le visage d'Anna. Elle plissa les yeux, éblouie.

— Ne m'insultez pas. J'ai passé dix ans à extraire des vérités d'hommes bien plus coriaces que vous. Ce livre ne parle pas de transformer le plomb en or. Il parle de transformer l'homme en instrument. Un instrument qui ne connaît ni le doute, ni la révolte. Vous l'avez lu, n'est-ce pas ? Vous avez compris.

Le Major s'accroupit à quelques mètres d'elle. Il sortit un étui en argent, en tira une cigarette et l'alluma d'un geste lent. La lueur de la braise éclaira son visage anguleux.

— En Ukraine, pendant la collectivisation, j'ai vu des paysans manger leurs propres enfants, dit-il d'un ton monocorde. On n'avait pas besoin de livres pour les briser. La faim suffisait. Mais pour briser une nation entière, il faut de la méthode. Ce que vos savants ont consigné dans ce codex est une technologie. Et le progrès, citoyenne, ne s'arrête jamais aux frontières.

— Vous ne voulez pas ce savoir pour votre pays, dit Anna, une soudaine lucidité lui traversant l'esprit. Vous le voulez pour vous. Pour acheter votre sécurité.

Sokolov laissa échapper une volute de fumée bleue qui stagna dans l'air immobile.

— Le monde change, Anna. Mes supérieurs à Moscou sont des paranoïaques qui finiront par me loger une balle dans la nuque pour le simple crime d'en savoir trop. Mais ceux de l'autre côté... les hommes de Washington, de Londres... ils ont une curiosité insatiable pour tout ce qui permet de stabiliser l'ordre nouveau. Donnez-moi ce livre, et je vous sors d'ici. Vous aurez des rations, des médicaments, peut-être même un passage vers l'Ouest.

Anna regarda le codex. Les mots « La calcination de l'esprit » semblaient brûler à travers la reliure. Elle revit Berlin en 1933, les autodafés sur l'Opernplatz, juste en face. Elle s'était tenue là, parmi la foule, silencieuse. Elle avait vu les livres de Heine et de Freud s'envoler en étincelles dans la nuit. Elle n'avait rien dit. Elle s'était réfugiée dans ses fiches cartonnées, espérant que le silence la protégerait. Mais le silence n'était qu'un terreau pour les monstres.

Si elle donnait ce livre à Sokolov, les méthodes de la Gestapo ne mourraient pas avec le Reich. Elles seraient traduites, raffinées, industrialisées par d'autres mains. Le cauchemar deviendrait universel.

— Ce livre ne doit pas quitter cette cave, dit-elle fermement.

Sokolov soupira, une pointe de regret sincère dans la voix. Il jeta sa cigarette et se leva. Il sortit son pistolet Tokarev de son étui de cuir. Le cliquetis de la culasse retentit avec une netteté cruelle dans le silence du sous-sol.

— Donnez-moi le codex.

Un fracas épouvantable ébranla soudain toute la structure. Un obus de gros calibre venait de frapper directement l'aile de la bibliothèque située juste au-dessus d'eux. Le plafond se fendit dans un déchirement de ferraille et de pierre. Des tonnes de décombres s'abattirent dans un nuage de poussière opaque. Anna fut projetée au sol par l'onde de choc. Ses oreilles sifflaient, sa vision n'était plus qu'un tourbillon de grisaille.

Elle tâtonna autour d'elle, ses mains rencontrant des arêtes vives. Elle retrouva le codex, miraculeusement intact sous son corps. À quelques mètres, elle entendit une quinte de toux rauque.

Sokolov était à genoux, à moitié enseveli sous une poutre de soutènement qui lui écrasait la jambe droite. Sa lampe électrique, projetée plus loin, éclairait la scène d'un angle rasant. Son pistolet était hors de portée.

Anna se releva péniblement. La poussière était si dense qu'elle lui brûlait les poumons. Elle s'approcha du Major. L'homme qui, quelques secondes plus tôt, semblait être le maître de son destin, n'était plus qu'une créature pitoyable, le visage maculé de sang et de poussière blanche.

— Aidez-moi... murmura-t-il. Soulevez... soulevez cette poutre.

Anna regarda la poutre de fer. Elle aurait pu essayer. Mais son regard se porta sur le codex noir. Elle voyait maintenant la logique finale de ce livre. Sokolov était le produit de ce système, un homme qui avait appris que la vie humaine n'était qu'une

variable d'ajustement. Si elle le savait, elle savait aussi le savoir qu'il convoitait. Elle comprit que son rachat ne résidait pas dans la survie, mais dans l'oubli.

— Vous avez dit que le pouvoir ne souffre d'aucun vide, Major, dit-elle doucement en s'agenouillant hors de sa portée. Mais vous avez oublié une chose. La cendre ne se gouverne pas.

Elle ouvrit sa propre lampe-tempête, dont la mèche agonisait. Elle versa le reste du pétrole sur les pages du codex. Le liquide gras imprégna instantanément le parchemin fin.

— Non... fit Sokolov dans un râle. Vous ne savez pas... c'est l'histoire du siècle...

— Non, Major. C'est sa fin.

Elle craqua une allumette. La flamme parut minuscule dans l'immensité de la ruine, mais dès qu'elle toucha le papier imbibé, elle rugit. Le feu ne fut pas rouge, mais d'un bleu électrique étrange. L'odeur de l'éther et du soufre satura l'air. Anna regarda les pages se tordre, se recroqueviller comme des membres sous la torture. Les formules de conditionnement, les secrets de la destruction de l'individu, tout cela s'effaçait dans une incandescence purificatrice.

Sokolov hurla de rage impuissante devant la perte de sa monnaie d'échange. Il griffa le sol, essayant d'atteindre le brasier, mais la poutre le maintenait fermement.

Anna se détourna. Elle laissa l'homme et le livre brûler ensemble dans l'obscurité. Elle commença à grimper vers la surface, escaladant les montagnes de gravats qui bouchaient l'escalier de service. Ses mains saignaient, ses genoux étaient en lambeaux, mais elle ne sentait plus qu'une immense fatigue et une clarté glacée.

Lorsqu'elle émergea enfin à l'air libre, Berlin était en feu. Le ciel de mai était d'un

orange apocalyptique, zébré par les traînées de phosphore des lance-roquettes Katyusha. Les bâtiments de l'Unter den Linden n'étaient plus que des squelettes calcinés. Une colonne de soldats soviétiques passait à quelques mètres, des hommes épuisés, couverts de la boue des plaines de Pologne. Ils marchaient vers le Reichstag, vers la fin d'un cauchemar, sans savoir que d'autres s'apprêtaient à naître.

Anna s'assit sur le rebord d'une fontaine asséchée. Elle ouvrit ses mains vides. La poussière grise s'y était à nouveau déposée. Elle frotta ses paumes l'une contre l'autre, sentant le grain de la pierre et du papier brûlé se mêler à sa propre sueur.

Elle avait faim. Une faim atroce, animale. Mais pour la première fois depuis douze ans, elle ne sentait plus le goût de la cendre dans sa bouche. Elle savait que d'autres livres seraient écrits, d'autres méthodes inventées. Mais pour cette nuit, dans ce petit recoin de l'histoire, elle avait fait taire un secret qui n'aurait jamais dû être murmuré.

Elle ferma les yeux, et pour la première fois, elle s'autorisa à ne plus penser à rien. Juste au bruit de la pluie qui commençait à tomber, une pluie fine et noire, qui lavait lentement le sang des briques rouges.

Chapitre 2

L'arrivée du prédateur

La poussière de brique n'avait pas d'odeur ; elle n'était qu'une texture sèche, un abrasif invisible qui râpait le fond de la gorge et s'insinuait sous les paupières jusqu'à faire pleurer les yeux les plus aguerris. Le Major Viktor Sokolov ajusta la bride de sa casquette au liseré bleu — le bleu d'acier du NKVD — sans détacher son regard de la rue dévastée. Devant lui, Berlin n'était plus une capitale, mais un concassage de calcaire et de ferrailles tordues où l'air vibrait encore sous les échos des orgues de Staline.

Le convoi avançait au pas. Deux camions Studebaker fournis par le prêt-bail américain, mais marqués de l'étoile rouge, suivaient sa Jeep de commandement. Derrière la toile des bâches, une section de fusiliers d'élite restait terrée dans la pénombre. Ces hommes n'étaient pas là pour planter des drapeaux sur le Reichstag. Ils étaient les nettoyeurs de l'ombre, chargés de ramasser ce que les obus de 122 mm n'avaient pas réduit en miettes.

Sokolov fit signe au chauffeur de s'arrêter. Une colonne de la 5e Armée de Choc obstruait le carrefour. C'était un spectacle de triomphe barbare : des soldats en *gimnastyorka* maculées de graisse, les yeux brûlés par le schnaps pillé, entassaient des trophées sur le glacis d'un char T-34 immobilisé. Au milieu du chaos, un caporal au visage barbouillé de suie s'acharnait à faire entrer une horloge monumentale en bronze dans la trappe du blindé. Le balancier heurtait le métal dans un tintement grotesque, un glas de salon bourgeois sonnait au milieu de l'apocalypse.

Sokolov descendit du véhicule. Ses bottes de cuir, cirées malgré la boue de la Spree, claquèrent sur le pavé descellé. Il ne cria pas. Son uniforme parlait pour lui. Le

silence se propagea autour de lui comme une onde de gel. Les soldats qui riaient quelques secondes plus tôt se figèrent, les bras chargés d'argenterie et de soieries. Ils reconnurent instantanément le prédateur. Ce n'était pas la mort qu'ils craignaient — ils la côtoyaient depuis Stalingrad — mais la procédure. Le formulaire. La cave humide où l'on finit avec une balle de 7,62 mm dans la nuque pour avoir dérogé à la discipline de classe.

Le caporal à l'horloge ne le vit pas venir. Il jurait en ukrainien, s'acharnant sur le bronze. Sokolov s'arrêta à deux mètres de lui.

— Laisse ça, camarade, dit le Major d'une voix dépourvue d'émotion.

Le soldat se retourna. En apercevant les écussons de Sokolov, son visage passa du rouge de l'effort au gris de la cendre. Il lâcha l'horloge qui s'écrasa sur le pavé dans un fracas de ressorts brisés.

— Major... nous célébrons la victoire... le Reich est tombé...

Sokolov sortit son pistolet TT-33 de son étui de cuir. Le geste était fluide, presque las. Il ne regardait pas l'homme, mais un point invisible au-dessus de son épaule, là où la fumée noire s'élevait des ruines de la Chancellerie.

— Vous ne célébrez rien, caporal. Vous pillez. Et le pillage est un sabotage contre l'économie du futur État socialiste. Vous volez au peuple ce qui appartient désormais au Parti.

— Par pitié, Major... j'ai fait toute la route depuis Voronej...

Le coup de feu partit, sec, étouffé par le grondement lointain de l'artillerie. Le caporal s'effondra sans un cri, une tache sombre s'élargissant sur sa vareuse de coton rêche. Sokolov rangea son arme. Il ne ressentait ni colère, ni satisfaction. Il marquait son

territoire. Le SMERSH — le contre-espionnage militaire — rôdait dans les secteurs voisins. Il fallait que chaque soldat sache que dans ce quartier, le NKVD était la seule loi.

— Débarrassez-moi de ça, ordonna-t-il à ses propres hommes. Et formez le périmètre. Nous sommes à trois cents mètres de la *Staatsbibliothek*. Personne n'entre, personne ne sort. Si un général de division se présente, vous le renvoyez. S'il insiste, vous m'appelez.

Il remonta dans la Jeep. Ses mains, gantées de cuir fin, ne tremblaient pas, mais une douleur sourde irradiait dans ses tempes. *Mnémosyne*. Le nom résonnait dans son esprit comme une promesse et une malédiction. Depuis des mois, dans les bureaux chauffés de la Loubianka, il avait étudié les rapports fragmentaires. Les Allemands n'avaient pas seulement travaillé sur des fusées V2. Ils avaient cherché à cartographier l'âme, à trouver les leviers permettant de briser la volonté par la saturation des sens et la réécriture du souvenir.

Si Sokolov mettait la main sur ces dossiers, il n'aurait plus jamais à craindre une purge. Il ne serait plus le serviteur de Béria, mais l'homme qui détient la clé de la soumission totale. Une monnaie d'échange universelle. Pour les Américains, qui commençaient déjà à lorgner vers l'Est, un tel trésor vaudrait de l'or, une nouvelle identité, une villa en Floride, loin de la paranoïa sanglante de Moscou.

La Jeep s'arrêta devant l'imposante carcasse de la Bibliothèque d'État. La façade néoclassique était criblée d'impacts, les colonnes gisaient au sol comme des membres de géants décapités. Des milliers de feuilles de papier, arrachées à leurs reliures par le souffle des explosions, tourbillonnaient dans la cour comme une neige sale. À l'odeur de la poudre succéda celle, plus rance, du vieux papier humide et de la colle de peau. C'était l'odeur du savoir en décomposition.

— Capitaine Volkov, prenez quatre hommes. Lampes-tempêtes et masques à gaz.

L'air dans les niveaux inférieurs sera saturé de poussière de ciment.

Il s'engouffra sous le porche béant. À l'intérieur, le silence était une chape de plomb. Ses pas résonnaient sur les débris de verre des verrières brisées. Il aperçut une ombre qui s'esquivait derrière un rayonnage renversé.

— Halte !

Le faisceau de sa lampe torche balaya l'obscurité et accrocha une silhouette frêle. Une femme vêtue d'un manteau de laine grise élimé, le visage creusé par une faim qui semblait avoir dévoré ses traits. Elle tenait un registre contre sa poitrine comme un bouclier. Anna Keller. L'archiviste.

— Ne tirez pas, balbutia-t-elle en allemand, la voix sifflante. Il n'y a plus rien ici. Tout a été évacué vers les mines de sel.

Sokolov s'approcha lentement. Il remarqua ses mains ; elles tremblaient du spasme rythmique de la sous-nutrition chronique.

— Madame Keller, je ne suis pas un soldat en quête d'une montre en or, dit-il dans un allemand parfait, teinté d'un léger accent balte. Je sais ce qu'est le protocole Mnémosyne. Je sais que vous avez passé les trois dernières semaines ici, sous les bombes, à protéger ce que vos supérieurs ont abandonné.

Elle recula d'un pas, ses talons s'enfonçant dans un tas de fiches cartonnées.

— Je ne suis qu'une employée. Je classe ce qui reste.

Sokolov sourit sans chaleur. Il désigna les rayonnages vides.

— Vous classez le vide ? Les Allemands sont un peuple méthodique. Vous n'auriez

pas risqué votre vie pour des catalogues de poésie. Mnémosyne n'est pas dans les rayons. Il est en bas. Dans les coffres de la section "S".

Sur un signe de tête, le capitaine Volkov saisit la femme par le bras. Elle ne lutta pas, telle une poupée de chiffon.

— Emmenez-nous, ordonna Sokolov. Et ne jouez pas avec nous, Anna. J'ai vu ce que mes hommes font aux femmes de cette ville quand je ne les regarde pas. Je n'ai aucune envie de détourner les yeux aujourd'hui. Je veux mes dossiers.

Ils s'enfoncèrent dans les entrailles du bâtiment. L'escalier de service était une gorge sombre où l'air se raréfiait. Les murs transpiraient une humidité glaciale. Sokolov sentait l'excitation monter, cette sensation métallique qu'il n'avait pas éprouvée depuis les interrogatoires de 1937. À l'époque, il cherchait des traîtres imaginaires. Aujourd'hui, il cherchait le pouvoir réel.

Ils atteignirent une porte blindée marquée d'un aigle dont le swastika avait été grossièrement griffonné. La porte était entrouverte, forcée par l'affaissement de la structure. À l'intérieur, une pièce basse abritait des caisses en bois empilées jusqu'au plafond.

Anna Keller se tenait au milieu de la pièce, sa lampe-tempête projetant des ombres mouvantes.

— Vous cherchez de quoi asservir l'humanité, Major, dit-elle doucement. Vous croyez que ces papiers vous donneront le contrôle. Mais ces recherches ont été menées par des hommes qui avaient déjà perdu leur âme. Ils n'ont rien trouvé, sinon le moyen de transformer les hommes en reflets d'eux-mêmes. En monstres.

— Les monstres sont utiles en temps de guerre, rétorqua Sokolov. Et la paix qui vient sera une guerre d'un autre genre. Où sont les manuscrits ?

Elle désigna une caisse isolée, frappée d'un sceau de cire rouge. Sokolov fit sauter le couvercle d'un coup de poignard. À l'intérieur, enveloppés dans du papier de soie noir, reposaient des volumes reliés de cuir sombre. Pas de titres, juste des codes numériques. Il en ouvrit un au hasard : des diagrammes psychométriques, des listes de fréquences sonores, des protocoles de privation sensorielle. C'était du travail d'orfèvre appliqué à la destruction de l'individu.

— C'est donc ça... le secret de la docilité.

— C'est le secret du néant, corrigea Anna. Si vous lisez ces pages, vous verrez que l'homme n'existe plus à la fin du processus. Il n'y a plus que du bruit. Un bruit que vous ne pourrez jamais faire taire.

Sokolov ne l'écoutait plus. Il feuilletait les pages avec une frénésie contenue. Il voyait déjà les visages des officiers de l'OSS à Zurich, leurs mines gourmandes devant de telles découvertes. Soudain, un craquement sourd ébranla les fondations.

— Les obus, dit Volkov, nerveux. Le calibre des nôtres. La structure ne tiendra pas.

Sokolov commença à transférer les volumes dans un sac de toile.

— Major, nous devons sortir, insista Volkov. Le SMERSH a été repéré à deux rues. Ils ont des automitrailleuses. S'ils nous trouvent avec ce matériel...

Sokolov se redressa. Le danger n'était pas les bombes, mais ses propres compatriotes. Les hommes d'Abakoumov l'exécuteraient sur place pour récupérer le butin au nom du Petit Père des Peuples. Il regarda Anna Keller. Elle l'observait avec une pitié insupportable.

— Berlin est un tombeau, Major. Elle garde ses secrets.

— Berlin est une charogne et je suis le premier vautour. Capitaine, prenez la caisse. On remonte. Si la femme résiste, tuez-la.

Ils s'élançèrent dans l'escalier alors qu'une nouvelle explosion faisait trembler le sol. Arrivés au rez-de-chaussée, ils furent accueillis par le fracas des vitres. Des tirs de mitrailleuses retentirent dans la rue. Le claquement sec des PPSH-41. Ses propres fusiliers répliquaient.

— Ils sont là ! hurla un soldat depuis l'entrée. Des unités du 3e front de Biélorussie ! Ils disent avoir des ordres directs pour sécuriser le bâtiment !

Sokolov s'accroupit derrière le socle d'une statue de marbre. À travers les colonnes, il vit deux automitrailleuses BA-64 virer au coin de la rue. Ce n'étaient pas des Allemands. C'était le SMERSH. La traque commençait.

Anna Keller s'était assise sur une pile de livres calcinés, les mains jointes. Elle attendait, spectatrice de cette lutte entre prédateurs.

— Vous voyez, Major ? Le passé ne se laisse pas emporter. Il préfère brûler avec nous.

Sokolov serra les dents et vérifia le chargeur de son TT-33. Le froid de l'acier contre sa paume l'apaisa. Il n'était pas un idéologue, mais un survivant.

— Volkov ! Préparez les grenades. On passe par l'arrière, par les jardins. Si quelqu'un se met en travers, tirez pour tuer. Peu importe l'uniforme.

Il s'élança dans le corridor sombre, le sac de secrets battant contre son flanc tel un cœur étranger. Derrière lui, le silence de la bibliothèque fut de nouveau brisé par le hurlement des mortiers, effaçant les dernières traces de civilisation. Dehors, la pluie

commençait à tomber — une pluie noire de cendre qui ne lavait rien, mais recouvrait tout d'un suaire d'oubli.

Chapitre 3

La morsure du froid

La poussière de plâtre s'engouffra dans les poumons d'Anna au moment même où la première rafale de Degtyarev hacha le chambranle de la porte monumentale. Le fracas fut assourdissant, un tonnerre de métal confiné sous les hautes voûtes de la Staatsbibliothek. Elle ne réfléchit pas. Son corps, forgé par trois années de bombardements et de privations, réagit d'instinct. Elle se jeta au sol, glissa sur le marbre jonché de débris de cristal, et rampa vers l'étroite ouverture d'une trappe de maintenance que le souffle d'une explosion précédente avait dégonflée.

L'obscurité du conduit l'avalait. C'était un boyau de fer froid, saturé d'une odeur de suie ancienne et de graisse figée. Elle grimpa, les ongles s'arrachant sur les rivets, le souffle court, tandis que derrière elle, les cris des soldats russes résonnaient dans la nef. Elle entendit la voix de Sokolov, haute et métallique, aboyant des ordres de déploiement, puis le martèlement rythmé des bottes de cuir sur le sol de pierre.

Elle se figea à quelques mètres au-dessus du niveau du sol, le cœur battant contre ses côtes saillantes. Sa main tremblait de cette petite danse saccadée que la faim lui imposait depuis l'hiver. À travers la grille de ventilation, elle avait une vue plongeante sur la salle des catalogues.

La pièce était noyée dans une pénombre rousse, trouée par les faisceaux des lampes de poche qui balayaient les rangées de tiroirs en chêne renversés. Sokolov était là. Il n'était plus le prédateur aux aguets qu'elle avait croisé dans les couloirs une heure plus tôt ; il était devenu une extension de la machine de guerre. Son uniforme du NKVD était gris de poussière, ses yeux réduits à deux fentes sombres sous la visière de sa casquette de service.

— Amenez-le, ordonna-t-il.

Deux soldats traînèrent un homme par les aisselles. Anna étouffa un gémissement en reconnaissant la silhouette voûtée et la veste de tweed élimée aux coudes. C'était Hans. Le vieux Hans, le conservateur des manuscrits médiévaux, celui qui lui glissait parfois un trognon de pomme en 1941, avant que les rations ne deviennent un souvenir. Il semblait minuscule entre les mains des Russes, une marionnette de papier mâché prête à se déchirer sous la pression.

Sokolov s'approcha. Il ne cria pas. Sa voix était basse, presque intime, un murmure qui portait plus loin que les éclats d'obus tonnant au dehors.

— Monsieur le conservateur, vous perdez notre temps. Et le temps, dans ce Berlin qui s'écroule, est une denrée qui coûte cher en vies humaines. Particulièrement la vôtre.

Hans leva la tête. Du sang coulait d'une coupure à son arcade sourcilière, traçant un sillon sombre dans la poussière de son visage. Il essaya de parler, mais seul un râle sortit de sa gorge desséchée par la peur.

— Le protocole, Hans, reprit Sokolov en sortant un carnet de sa poche. Le code de déchiffrement pour la section ésotérique. Le Dr Gebhardt a certifié que vous étiez le dernier à détenir les clés des coffres de transfert. Où est le lexique ?

Sokolov sortit son pistolet TT-33. Il ne pointa pas l'arme sur la tempe du vieil homme. Il s'en servit pour relever doucement le menton de Hans, le métal froid s'enfonçant dans la peau flasque du cou. C'était un geste d'une vulgarité technique absolue. Dans la hiérarchie de cette pièce, Hans n'était plus un érudit, il n'était même plus un prisonnier de guerre. Il était un obstacle organique qu'il fallait soit briser, soit supprimer.

— Je... je ne sais pas, balbutia Hans. Tout a été brûlé dans l'incendie du secteur C... Les ordres de la Chancellerie étaient formels... nous devons tout détruire...

Sokolov esquissa un sourire. Ce n'était pas une expression de plaisir, mais une simple contraction musculaire.

— Les Allemands brûlent les livres pour cacher leur honte, mais ils gardent toujours une copie pour nourrir leur orgueil. Où est le lexique ?

Anna, collée contre la paroi vibrante du conduit, sentait le froid de mai s'insinuer dans ses os. Elle savait exactement ce que Sokolov cherchait. Le "Protocole Mnémosyne". Ce n'était pas de l'ésotérisme de salon. C'était une cartographie de l'âme humaine réduite à des réflexes conditionnés, une méthode clinique pour briser la volonté sans laisser de cicatrice visible sur le corps. Elle l'avait vu de ses propres yeux ; elle en avait classé les diagrammes sous la surveillance des SS deux ans plus tôt. Elle seule comprenait que le lexique n'était pas un livre, mais une série de plaques photographiques dissimulées dans les doublures des reliures de la collection théosophique.

En bas, la scène bascula. Sokolov fit un signe de tête imperceptible. Un soldat saisit la main de Hans et la plaqua brutalement sur une table de lecture en chêne massif. Avant que le vieil homme ne puisse émettre un son, le soldat utilisa la crosse de son fusil. Le bruit fut sec, net, comme celui d'une branche morte qui se brise sous le gel.

Le hurlement de Hans déchira le silence de la bibliothèque. C'était un son universel, celui de la douleur brute qui ignore les frontières. Anna ferma les yeux, pressant son front contre le fer rouillé du conduit. Elle sentait l'odeur de Hans — ce parfum de vieux papier et de tabac froid — se mêler à l'odeur métallique du sang frais.

— Encore une fois, dit Sokolov, imperturbable. Où est le lexique ?

— Dans... dans la crypte... sous le buste de Frédéric II... murmura Hans dans un souffle de détresse. Pitié... laissez-moi...

Sokolov rangea son pistolet. Sans un mot de remerciement, il se détourna, comme on quitte une machine qui a fini de produire son rapport.

— Volkov, allez vérifier. Si les plaques n'y sont pas, tuez-le. Et cherchez la femme. L'archiviste, Anna Keller. Elle n'est pas sortie par les issues principales. Elle est dans les murs. Elle connaît la structure de ces fichiers mieux que ce vieillard. Elle seule peut faire parler ces schémas.

Anna sentit un frisson glacé parcourir son échine. Elle n'était plus un témoin invisible ; elle était une proie. Elle regarda ses mains — des mains de trente ans qui en paraissaient cinquante, marquées par les engelures et les acides de restauration. Ces mains étaient désormais la clé d'un pouvoir qu'elle exérait.

Le major Sokolov s'approcha de la fenêtre béante, là où le vitrail avait laissé place à un rideau de fumée noire. Le ciel de Berlin était d'un gris de plomb, zébré par les traînées de phosphore des orgues de Staline.

— Regardez cette ville, Hans, dit-il sans se retourner. Elle crève. Et nous sommes les vers dans son cadavre. Vous croyez que vos secrets m'intéressent pour la gloire de l'Union ? Staline se fiche de la psychologie, il préfère le plomb. Mais à l'Ouest... à l'Ouest, ils paieront une fortune pour savoir comment on fabrique des esclaves consentants.

Sokolov sortit une flasque d'argent de sa vareuse et but une gorgée. Ses mouvements étaient précis, économes. Il représentait cet ordre nouveau émergent des décombres : un pragmatisme total, dénué de la folie mystique des nazis, mais infiniment plus froid.

Anna commença à reculer dans le conduit, millimètre par millimètre. Le métal grinçait. Elle devait sortir de ce labyrinthe avant que Volkov ne revienne de la crypte. Elle savait que Hans avait menti. Il n'y avait rien sous le buste de Frédéric II, à part des fondations inondées par la rupture des canalisations. C'était un sursis dérisoire.

Elle rampa vers l'arrière, s'enfonçant dans les entrailles du bâtiment. L'air s'appauvriissait, chargé d'une poussière de cellulose qui lui irritait la gorge. Elle atteignit une intersection de conduits et choisit la gauche, vers les évacuations des réserves souterraines du secteur D. Le froid se fit plus intense à mesure qu'elle descendait sous le niveau de la Spree. L'humidité suintait des parois, formant des stalactites de salpêtre. Elle finit par atteindre une grille donnant sur une petite réserve de fournitures. Elle la poussa, tomba lourdement sur le sol battu, et resta immobile, écoutant le chaos qui régnait deux étages plus haut.

Le silence, ici, était épais. Anna se redressa, ses genoux craquant comme du vieux bois. Elle se trouvait au milieu de piles de registres vierges et de flacons d'encre renversés. C'était son monde. Un monde de silence et de classement, aujourd'hui piétiné par les vainqueurs.

Elle s'approcha d'une armoire métallique forcée. Parmi des restes de masques à gaz, elle trouva une lampe-tempête dont le réservoir contenait encore un peu de pétrole. Elle frotta une allumette. La flamme vacilla, puis s'épanouit dans une lueur jaunâtre.

Elle se revoyait, trois ans plus tôt, transcrivant les notes de Gebhardt. Elle revoyait les visages des sujets — prisonniers politiques, déserteurs — que l'on amenait dans les laboratoires du sous-sol. Ils entraient en hurlant leur nom, leur foi. Ils ressortaient quelques semaines plus tard, les yeux vides, capables de réciter des slogans contraires à tout ce qu'ils avaient été, sans même avoir été frappés. C'était la destruction chirurgicale de l'ego par le son et la répétition. "La musique du futur", disait Gebhardt.

Si Sokolov mettait la main sur ces plaques, le monde changerait de maître, mais pas de méthode. Les vainqueurs utiliseraient les outils des vaincus pour s'assurer que plus jamais personne ne penserait autrement qu'en écho.

Un fracas retentit au-dessus d'elle. Des pas lourds.

— Il a menti ! C'est vide !

C'était la voix de Volkov. Elle fut suivie d'un coup de feu. Un seul. Sec comme un claquement de doigts.

Anna ferma les yeux. Hans n'était plus. La tristesse ne vint pas ; elle n'avait plus de place pour cela. Seule restait une peur animale qui dictait ses mouvements. Elle savait où étaient les plaques. Elles étaient là, dans cette petite pièce, dissimulées dans le double fond d'une presse à relier qu'elle avait elle-même sabotée pour qu'elle paraisse inutilisable.

Elle se dirigea vers la presse de fonte noire. Ses mains tâtonnèrent sous le plateau. Un dé clic. Un compartiment secret s'ouvrit, révélant une boîte en fer-blanc. À l'intérieur, douze plaques de verre enveloppées dans du papier de soie. Le venin de l'esprit.

Elle les sortit une à une. Elles étaient froides comme de la glace. À la lueur de la lampe, elle vit les diagrammes psychométriques, les équations sonores, la géométrie du néant.

Elle entendit des voix dans le couloir adjacent. Sokolov allait fouiller chaque mètre carré. Anna regarda la boîte, puis la lampe-tempête. Elle ne pouvait pas les emporter. Si elle était prise, son exécution serait un soulagement ; ils la garderaient en vie pour qu'elle traduise chaque symbole. Elle redeviendrait l'esclave de l'archive.

Elle prit une décision. Non pas un acte héroïque, mais une mesure de salubrité pour

l'espèce. Elle posa les plaques de verre sur le béton. Puis, saisissant une barre de fer servant à serrer la presse, elle frappa.

Le bruit du verre fut cristallin, presque musical. Elle frappa encore, transformant les secrets du Reich en une poussière de diamant inutile. Elle ne s'arrêta que lorsqu'il ne resta plus que des fragments de la taille de grains de sable.

Elle versa ensuite le pétrole de sa lampe sur les débris et sur les registres environnants. Elle jeta l'allumette.

La flamme monta instantanément, une langue orange léchant les murs. La fumée était noire, âcre. Anna se recula vers une petite ouverture de ventilation donnant sur la cour intérieure.

— Par ici ! hurla une voix. Il y a de la fumée !

La porte de la réserve vola en éclats. Sokolov apparut, le visage déformé par la fureur. Il vit Anna, debout près de la fenêtre, sa silhouette découpée par le brasier. Il vit la boîte vide et les débris calcinés. Il resta pétrifié, réalisant ce qu'il venait de perdre. Son ticket pour l'Ouest, sa liberté future, tout s'évaporait dans cette fumée de papier et de verre.

— Espèce d'idiot, siffla-t-il. Vous avez détruit la chose la plus précieuse de ce siècle.

Anna le regarda. Pour la première fois depuis des années, elle ne tremblait plus.

— Non, Major. J'ai simplement rendu son mystère à l'âme humaine. Vous devrez continuer à nous tuer pour nous soumettre. Vous ne pourrez jamais nous programmer.

Sokolov fit un pas en avant, la main sur son arme. Mais le plafond de la réserve, fragilisé par les bombes et la chaleur, commença à céder. Des blocs de plâtre

s'abattirent entre eux, créant un rideau de décombres.

Anna se glissa par l'ouverture. Elle tomba dans la boue froide, sous la pluie noire de Berlin. Elle courut à travers les ruines, vers l'obscurité des rues dévastées. Derrière elle, la bibliothèque brûlait, phare de cendres dans la nuit de l'apocalypse. Elle n'était plus une archiviste, elle n'était qu'une ombre parmi les ombres, une survivante anonyme dans une ville qui n'avait plus de nom.

Le froid revint la mordre, mais c'était un froid pur, tranchant, qui ne demandait rien d'autre que de continuer à marcher. Elle s'enfonça dans les décombres de la Potsdamer Platz, alors que les premiers obus de l'artillerie lourde reprenaient leur dialogue de mort au-dessus de sa tête. Berlin se taisait enfin, et dans ce silence, Anna Keller commençait à exister.

Chapitre 4

L'ombre de l'Ukraine

La suie lui collait aux paupières, un amalgame de graisse humaine et de poussière de grès qui transformait chaque clignement en une morsure de sable. Sokolov ne regarda pas Anna disparaître par le soupirail de la réserve. Il ne le pouvait plus. Ses poumons, saturés par l'âcre fumée du pétrole et du vieux papier, le brûlaient. Il recula, ses bottes de cuir ferrées broyant des volumes reliés en peau de porc qui s'effritaient comme des os secs. Dans un grondement sourd, une section du plafond s'effondra, murant définitivement l'accès aux archives souterraines et étouffant le foyer de l'incendie dans un nuage de plâtre blanc.

Il n'appela pas ses hommes. À quoi bon ? Les soldats qui piétinaient dans les couloirs supérieurs, ivres de schnaps frelaté et de la fureur de la victoire, n'auraient vu dans ces décombres que des déchets combustibles. Ils ne comprenaient pas la valeur du silence organisé.

Sokolov traversa le vestibule dévasté de la Bibliothèque d'État. La lumière crue des projecteurs soviétiques, installés dans la cour pour guider les corvées de déblayage, filtrait à travers les verrières brisées en longs poignards livides. Il monta l'escalier d'honneur, enjambant le cadavre d'un gamin de la Volkssturm dont la main crispée semblait encore désigner un ennemi invisible. Son bureau provisoire occupait l'ancien cabinet d'un conservateur, au deuxième étage. Une pièce étroite, épargnée par les obus, où le papier peint vert bouteille se décollait en longues lanières, révélant la lèpre grise du plâtre.

Il s'assit derrière le bureau de chêne massif. Ses mains tremblaient. Ce n'était pas la peur, mais une vibration résiduelle, celle des machines à écrire du NKVD qui ne

s'arrêtaient jamais, celle des camions Diesel tournant au ralenti dans les cours des prisons pour couvrir le bruit des exécutions. Il posa sur le buvard maculé d'encre une chemise cartonnée qu'il avait arrachée au brasier quelques minutes avant que l'archiviste allemande ne mette le feu à la réserve. Une chemise grise, frappée de l'aigle impérial, mais surchargée de notes nerveuses en cyrillique.

Piotr, un sous-lieutenant au visage grêlé, entra sans frapper. Il déposa une lampe à pétrole et un verre de thé bouillant dans un porte-verre en métal argenté, sans doute pillé dans une villa de Charlottenburg. Sokolov ne leva pas les yeux, incommodé par l'odeur de sueur et de tabac de contrebande du gamin. Le silence s'étira, pesant, jusqu'à ce que Piotr claque faiblement les talons sur le parquet gondolé.

— Le colonel demande le rapport de situation pour minuit, Major, murmura le jeune homme.

Sokolov ne répondit pas. Il fixa la vapeur qui montait en volutes paresseuses dans l'air glacial. Il attendit que le bruit des pas de Piotr s'estompe dans le couloir avant d'ouvrir la chemise.

Le document de tête n'était pas un texte théorique. C'était un inventaire de transfert d'une précision chirurgicale. *« Materialtransport 37-B. Herkunft : Ukraine. »*

Ses doigts parcoururent les lignes dactylographiées. Le papier était un vélin épais, d'une qualité insultante face au papier de paille grisâtre de l'administration soviétique. Ce furent les noms qui figèrent son sang. Une liste de noms russes et ukrainiens, consignés avec une froideur bureaucratique.

Grigoriev, I.V. — Ancien cadre du Parti, Kiev.

Lisenko, M.F. — Ingénieur agronome, Vinnitsa.

Semenova, O.I. — Institutrice, Kharkiv.

Un froid plus vif que la nuit berlinoise s'insinua sous sa vareuse. Il connaissait ces noms. En 1937, jeune lieutenant de la Sûreté d'État affecté aux opérations spéciales dans la région de Vinnitsa, Sokolov avait coordonné les « prélèvements ». On lui avait affirmé que ces sujets partaient pour des centres de rééducation expérimentaux en Extrême-Orient.

Il tourna la page. Des graphiques psychométriques apparaissaient, annotés en allemand de la main du docteur Voss, le responsable de Mnémosyne. Les courbes suivaient la « latence de la volonté ». En dessous, des photographies d'identité judiciaire étaient agrafées. Des hommes et des femmes aux yeux hagards, fixant l'objectif avec cette hébétude propre à ceux qui ont déjà renoncé à leur propre existence.

Il reconnut Grigoriev. L'homme avait été son premier interrogatoire d'importance. Un vieux bolchevique qui citait Lénine pour prouver son innocence pendant que Sokolov lui brisait méthodiquement les phalanges avec une règle en acier. Il revit la cave humide de la prison, sentit l'odeur de la chaux vive et du tabac bon marché. Il se souvint de sa propre signature au bas de l'ordre de transfert.

Le dossier Mnémosyne révélait la vérité : une collaboration souterraine, un troc de « matériel biologique » entre les services de Staline et ceux de Himmler au moment du pacte. Les nazis avaient besoin de cobayes déjà brisés pour tester leurs protocoles de réécriture de la mémoire. Et Sokolov avait été le fournisseur de chair.

Il lut les notes de Voss en marge du profil de Grigoriev : *« Sujet 412. Résistance initiale élevée. Après trois cycles de privation sensorielle et administration de la solution scopolamine-B, la réceptivité aux commandes suggérées atteint 85 %. Le sujet ne se souvient plus de son identité. Il croit fermement être un horloger de Munich. Test d'élimination réussi : le sujet a exécuté son propre co-détenu sur ordre, sans réaction émotionnelle. »*

La bile lui monta à la gorge. Le thé dans son verre était devenu noir comme de l'encre de Chine. Il se leva et s'approcha de la fenêtre. Dehors, Berlin se consumait par intermittence. Les explosions des mines à retardement faisaient vibrer les vitres survivantes. Il voyait les silhouettes des soldats rouges danser autour des feux de camp, ombres grotesques projetées sur les murs des ministères en ruine.

Mnémosyne n'était pas une simple recherche sur le conditionnement. C'était le miroir de sa propre vie. Le Reich nazi n'avait fait que perfectionner l'art de l'anéantissement que Sokolov et ses semblables avaient initié dans les sous-sols de la Loubianka ou les vergers de Vinnitsa. Les fosses de 1937 n'étaient pas seulement des charniers ; elles étaient les laboratoires d'une industrie de l'âme dont il était l'un des contremaîtres.

Il feuilleta fiévreusement la suite. Il cherchait une erreur, un démenti. Mais les dates correspondaient. Les convois ferroviaires marqués « matériel médical secret » passaient la frontière polonaise dès 1938. Les factures de l'IG Farben étaient réglées en or par des comptes occultes du NKVD.

Il tomba sur une note manuscrite glissée entre deux rapports d'autopsie. L'écriture était russe, élégante, familière. C'était celle de son mentor, le général Berzine.

« À l'attention de nos collègues de la Wilhelmstrasse. Le lot de Vinnitsa est prêt. Nous recommandons le sujet Semenova. Son niveau de dissociation est prometteur pour vos expériences sur la fragmentation de la personnalité. En échange, nous attendons les schémas de vos amplificateurs sonores pour les interrogatoires de masse. »

Sokolov s'effondra dans son fauteuil. La chemise grise pesait désormais des tonnes. Il avait cru pouvoir utiliser Mnémosyne pour acheter son passage vers l'Ouest, pour offrir une technologie ultime aux Américains en échange d'une nouvelle identité. Il s'était rêvé maître d'un secret ; il n'était que le complice d'une monstruosité partagée. Si les services de renseignement alliés mettaient la main sur ces documents, ils n'y

verraient pas seulement le crime nazi. Ils y verraient la griffe de l'Union Soviétique. Et ils verraient son nom.

S'il détruisait ces preuves, il perdait sa monnaie d'échange. S'il les gardait, elles devenaient son arrêt de mort. L'Ouest ne lui pardonnerait pas Vinnitsa une fois le lien établi avec Voss. Et Moscou l'exécuterait pour en savoir trop sur les accords secrets d'avant-guerre.

Un bruit de bottes lourdes résonna dans le couloir. Sokolov glissa prestement la chemise dans le tiroir de son bureau et posa sa main sur la crosse froide de son pistolet Tokarev. La porte s'ouvrit sur le Colonel Volkov. Un colosse dont la poitrine disparaissait sous les décorations et dont l'haleine saturée de vodka envahit la pièce.

— Alors, Viktor ? demanda Volkov en s'appuyant contre le cadre de la porte. Qu'est-ce que tu as trouvé dans ces caves à rats ? On dit que la petite archiviste a tout fait sauter.

Sokolov força ses traits au marbre. Il puisa dans des années de dissimulation, ce masque d'impassibilité qu'il portait devant les tribunaux d'exception.

— De la poussière, mon Colonel. Des traités de théologie et des inventaires de bibliothèques provinciales. La fille était possédée. Elle a brûlé des paperasses sans valeur avant de s'enfuir par les conduits.

Volkov plissa les yeux. Son regard porcine balaya le bureau, s'arrêta un instant sur le tiroir fermé, puis sur le verre de thé intact.

— C'est dommage, grogna le colonel. Le Maréchal espérait des choses plus... utiles. Des recherches sur les ondes radio, des secrets sur le cerveau. Apparemment, les Allemands étaient obsédés par ça. Mais si ce n'est que de la cendre, on ne va pas s'attarder. Le déminage commence demain. On rase tout ce bloc.

Sokolov inclina la tête, un salut mécanique.

— C'est une décision sage, mon Colonel. Cette bibliothèque n'est plus qu'un tombeau.

Quand Volkov se retira, Sokolov resta de longues minutes dans l'obscurité. Le tremblement de ses mains s'était propagé à ses épaules. Il se souvenait de Semenova, l'institutrice. Elle avait supplié, non pour sa vie, mais pour qu'il remette une lettre à sa fille. Il avait brûlé la lettre devant ses yeux par pur principe bureaucratique, pour lui signifier que son passé n'existait plus. Aujourd'hui, Semenova revenait sous la forme d'un graphique de « dissociation ».

Il rouvrit le tiroir et sortit une boîte d'allumettes. Il regarda la chemise grise. C'était sa seule chance. S'il détruisait ces noms, s'il effaçait les traces de Vinnitsa, il redeviendrait un simple officier du NKVD faisant son devoir dans les décombres. Il pourrait continuer à monter en grade, à servir, à oublier.

Mais il comprit, avec une certitude glacée, qu'on n'efface pas de telles traces. Mnémosyne n'était pas seulement sur ce papier. Elle était dans la méthode. Elle était dans la manière dont il regardait Piotr, dont il répondait à Volkov. Le système l'avait programmé, lui aussi. Il était à la fois le technicien et le cobaye.

Il craqua une allumette. La flamme vacilla dans le courant d'air. Il approcha le feu du coin du dossier. Le carton mit du temps à prendre. La fumée monta, fine et noire. Il regarda le nom de Grigoriev s'enrouler, noircir, puis s'évanouir en un flocon de cendre.

Il ne ressentit aucun soulagement. Juste une fatigue immense. Le passé ne mourait pas, il mutait. Les Américains trouveraient d'autres laboratoires, d'autres archives. Le savoir de la soumission était déjà dans l'air, aussi omniprésent que l'odeur de brûlé à Berlin.

Il jeta la chemise en feu dans la corbeille en métal. Les flammes éclairèrent brièvement la décrépitude des murs avant de s'éteindre. Sokolov resta immobile, regardant ses propres crimes se transformer en une fumée anonyme qui allait se mêler aux brouillards de la ville.

Dehors, le vrombissement d'un convoi de camions annonçait une relève. Le monde continuait sa course, indifférent aux secrets consumés dans les entrailles d'une bibliothèque morte. Sokolov but son thé d'un trait. Il était froid, amer, avec un arrière-goût métallique.

La nuit de Berlin était totale, mais pour Viktor Sokolov, elle ne finirait jamais. Il était désormais l'unique gardien d'une mémoire qu'il ne pouvait ni partager, ni fuir. Un homme de l'ombre, marchant parmi les ombres, dans un siècle qui venait d'apprendre comment briser le dernier refuge de l'homme : son propre esprit.

Il ferma les yeux. Dans le silence, il lui sembla entendre le bruit des pelles dans la terre lourde de l'Ukraine. Un rythme lent, régulier, qui battait la mesure d'une éternité sans pardon. Il remit sa casquette, ajusta sa vareuse et sortit dans le couloir. Ses bottes résonnaient sur le marbre avec une précision militaire, chaque pas étant un déni de la dévastation.

En passant devant la sentinelle à la porte du bâtiment, il ne tourna pas la tête. Le soldat salua, silhouette perdue parmi des milliers d'autres. Sokolov s'enfonça dans la brume berlinoise, là où la pluie commençait à tomber, lavant les ruines sans jamais rien purifier. Il marchait vers son destin, un homme sans visage dans une ville qui avait déjà commencé à oublier ses morts.

Chapitre 5

Le premier contact

L'eau montait. Elle n'était pas claire, ni même vraiment liquide ; c'était un onguent noir, visqueux, chargé de la suie des incendies et du bitume fondu des avenues. Anna Keller avançait un pied après l'autre, sentant la morsure du froid traverser ses bas de laine troués. Ses genoux tremblaient, moins de peur que d'une fatigue logée au cœur même de sa moelle épinière. Depuis trois jours, elle ne se nourrissait que de racines de chicorée séchées et d'une croûte de pain si dure qu'elle devait la laisser ramollir dans sa propre bouche avant de pouvoir l'avaler. Chaque pas dans cette cave inondée de la Bibliothèque d'État exigeait une délibération, un calcul de forces qu'elle ne possédait plus.

L'obscurité était une matière solide. Elle pesait sur ses épaules, l'étouffait. Quelque part, à l'étage supérieur, un obus avait dû fragiliser les conduites d'eau, et maintenant le ventre du bâtiment se remplissait lentement, engloutissant les siècles de savoir stockés dans les rayonnages les plus bas. Elle entendait le clapotis sourd contre les boiseries, un bruit de succion chaque fois qu'un volume relié de cuir se gorgeait de liquide et glissait de son étagère pour sombrer. C'était le son du naufrage d'une civilisation. Elle connaissait l'emplacement de chaque section par cœur. À sa gauche, la théologie médiévale disparaissait. À sa droite, les traités d'optique du XVIIe siècle commençaient à flotter comme des cadavres de cuir brun.

Anna heurta un objet flottant. Un dossier en carton bouilli, dont les feuilles s'échappaient comme des méduses blanches dans le faisceau faiblissant de sa petite lampe à acétylène. L'odeur était insoutenable : un mélange de moisi millénaire, de rats crevés et de cet arrière-goût métallique qui signalait la proximité des explosifs non éclatés. Elle devait atteindre l'issue de secours des réserves, celle qui menait vers

les tunnels de service débouchant près de l'Unter den Linden. Si elle restait ici, elle mourrait noyée dans un océan de papier mâché, une fin ironique pour une femme qui avait passé douze ans à ranger le silence.

Soudain, le calme de la cave fut brisé. Ce n'était pas le fracas d'un bombardement, mais un bruit sec, rythmé. Des bottes. Des bottes de cuir lourd, ferrées, marchant sur la passerelle métallique au-dessus du niveau de l'eau. Anna s'immobilisa, éteignant sa lampe d'un geste réflexe. Son cœur battait si fort qu'elle craignait que l'écho ne la trahisse. Le froid de l'eau, désormais à mi-cuisses, semblait lui enserrer le ventre. Elle retint sa respiration, les mains agrippées à une étagère de fer dont la rouille lui écorchait les paumes.

Un pinceau lumineux, puissant et blanc, déchira l'ombre. Il ne vacillait pas comme sa propre lampe misérable ; c'était une lumière de prédateur, sûre d'elle-même. Le faisceau balaya la surface de l'eau, éclairant les débris, les livres gonflés et les reflets d'huile. Il s'arrêta sur un buste de marbre gisant au fond, dont le visage de philosophe semblait hurler sous l'eau. Puis, la lumière remonta. Elle se fixa sur le visage d'Anna.

Elle ferma les yeux, aveuglée. Ses paupières étaient un écran de sang rouge. Elle n'entendit aucun cri, aucune sommation. Juste le froissement d'un imperméable de cuir et le clic métallique d'une culasse que l'on arme.

— Sortez de là.

La voix était basse, sans accent particulier, un ton de fatigue bureaucratique qui rendait la menace plus réelle que n'importe quel cri de guerre. Ce n'était pas un soldat ivre de victoire, c'était un homme au travail.

Anna ne bougea pas. Elle n'en avait pas la force. Ses jambes étaient engourdis, transformées en deux colonnes de glace.

— Sortez, ou je tire dans l'eau. La déflagration vous brisera les deux jambes avant que vous ne couliez.

Elle fit un pas, puis deux, luttant contre la résistance de la masse liquide. Elle atteignit l'escalier de fer, ses mains glissant sur les montants graisseux. Elle se hissa sur le béton humide du palier supérieur. Elle s'effondra à genoux, crachant une eau saumâtre.

Devant elle, une paire de bottes parfaitement cirées, malgré la boue de Berlin. Une rareté. Un signe de rang. Elle leva les yeux, protégeant son regard du bras. L'homme qui se tenait là portait la vareuse sombre du NKVD. Son visage était anguleux, marqué par des cernes qui semblaient creusés à la gouge dans une chair pâle. C'était le Major Viktor Sokolov. Il ne pointait pas son arme directement sur elle, mais elle restait là, dans sa main droite, une extension naturelle de son bras.

Sokolov la détailla. Il vit la femme décharnée, les vêtements de laine grise collés au corps, les cheveux filasses. Il vit surtout ses mains. Des mains d'intellectuelle, couvertes de poussière de papier et de cicatrices de coupures de folios. Il rangea son pistolet dans son étui avec une lenteur calculée.

— Vous êtes Anna Keller ? demanda-t-il.

Elle ne répondit pas. Dire son nom, c'était donner une prise.

— Vous étiez responsable de la section des archives spéciales. C'est écrit dans votre dossier de la Reichskulturkammer. Nous avons trouvé les listes de personnel dans les ruines du bureau de district. Vous êtes restée ici jusqu'au bout. Pourquoi ? Pour sauver les classiques de Goethe ?

Il eut un petit rire sec, qui ne fit pas bouger les muscles de son visage. Il sortit de sa poche une chemise de carton jaune, protégée par une enveloppe de plastique. À

l'intérieur, une feuille unique, dont le papier semblait d'une qualité supérieure à tout ce qu'on voyait encore en Allemagne. Le papier était épais, crème, marqué d'un filigrane complexe.

— Je n'ai pas le temps pour les interrogatoires de routine, Keller. Mes hommes sont en train de piller les caves du ministère de l'Armement, et ils ne trouveront que des plans de fusées qui n'ont jamais volé. Moi, je cherche autre chose. Quelque chose de plus fondamental.

Il s'accroupit devant elle. L'odeur de tabac fort et de savon bon marché qui émanait de lui l'agressa. Il déplia la feuille. C'était une page manuscrite, couverte d'une écriture gothique serrée, presque calligraphique, mais entremêlée de diagrammes mathématiques et de croquis anatomiques d'une précision dérangeante. Le titre, en haut de la page, était écrit en latin : **Mnemosyne Protocolum**.

— Lisez-moi ça, ordonna-t-il.

Anna fixa la page. Sa vision se brouillait. La faim lui donnait des vertiges, des points noirs dansaient devant ses yeux.

— Je ne peux pas... je ne vois rien...

Sokolov saisit sa main. Sa poigne était d'une force insoupçonnée, une pince de fer qui lui broya presque le poignet. Il l'approcha de la lumière de sa lampe.

— Regardez bien, Anna Keller. Si vous ne lisez pas, vous retournez dans l'eau. Et je fermerai la grille derrière moi.

Anna se concentra. Les mots commencèrent à se stabiliser. Elle reconnut le jargon. Ce n'était pas de l'ésotérisme, malgré les apparences. C'était une forme de codage. Sous les termes de l'alchimie et de la mémoire occulte se cachait une terminologie

psychologique radicale.

— « Le fractionnement de l'ego par la répétition sensorielle négative... »
commença-t-elle d'une voix rauque. « La création de zones de silence dans le cortex préfrontal par l'induction d'une terreur rationalisée. »

Elle s'interrompt. Elle sentit un frisson qui n'avait rien à voir avec le froid de la cave. C'était le protocole qu'elle avait entrevu dans les caisses scellées arrivées de l'Institut d'Hygiène Raciale en 1944. Des documents qu'elle avait reçus l'ordre de classer sous le titre « Recherches Théosophiques » pour échapper à la curiosité de la bureaucratie standard.

Sokolov se rapprocha. Son souffle, chargé d'une odeur de thé rance, effleura son oreille.

— Continuez. La partie sur la dissociation.

Anna déglutit. Sa gorge était sèche comme de la cendre.

— « L'individu, placé dans un environnement de stimuli contradictoires, finit par abandonner la structure de sa propre mémoire. Il devient un vase vide. La personnalité n'est plus un socle, mais une couche de sédiments que l'on peut manipuler par l'usage de fréquences... de fréquences de douleur spécifiques. »

Elle leva les yeux vers lui. Elle vit dans le regard de Sokolov une lueur qu'elle ne connaissait que trop bien. Ce n'était pas la ferveur idéologique des nazis, ni la haine brute des soldats de première ligne. C'était la convoitise du technicien. L'intérêt de l'artisan devant un outil d'une efficacité révolutionnaire.

— Ils ont réussi ? demanda Sokolov d'une voix presque douce. Les expériences au camp de Sachsenhausen. Les rapports disent que les archives ont été transférées ici

avant l'arrivée du premier front biélorusse. Où sont les suites ? Où sont les tableaux de résultats ?

— Je ne sais pas, murmura Anna. Les caisses ont été déplacées dans les galeries de ventilation lors du dernier raid. Le conservateur a les clés...

— Le conservateur est pendu à un lampadaire de la Friedrichstrasse avec une pancarte indiquant qu'il a trahi le Führer, coupa Sokolov. Il n'a plus besoin de ses clés. Vous, en revanche, vous êtes vivante. Et vous avez faim.

Il plongea la main dans sa sacoche et en sortit une boîte de conserve. Il ne l'ouvrit pas. Il la posa sur le béton, juste hors de portée d'Anna. L'étiquette était en cyrillique, mais l'image d'un bœuf gras était universelle. Anna sentit son estomac se nouer violemment, une crampe si forte qu'elle faillit se plier en deux. Elle pouvait presque sentir l'odeur de la viande gélatineuse, du gras, du sel.

— Traduisez-moi le paragraphe suivant, Keller. Le paragraphe sur le « Conditionnement Mnésique Total ». Et je vous donne non seulement cette boîte, mais je vous sors d'ici. Vous aurez une carte de rationnement de catégorie 1.

Anna regarda la feuille. Elle regarda la boîte de conserve. Puis elle regarda le visage de Sokolov. Elle vit l'homme qui avait survécu aux purges, l'homme qui savait exactement ce qu'il faisait. Il ne voulait pas ce document pour Staline. S'il l'avait voulu pour l'État, il aurait amené une équipe de traducteurs et un peloton d'exécution. Il était seul. Il agissait pour son propre compte.

— Vous voulez l'utiliser, dit-elle dans un souffle.

Sokolov ne cilla pas.

— Dans le monde qui vient, Keller, les armes atomiques feront peur aux rois. Mais

celui qui possèdera les clés de l'esprit humain... celui-là n'aura plus jamais besoin d'avoir peur. Ni de ses ennemis, ni de ses propres maîtres. Traduisez.

Anna se pencha sur le texte. Ses mains tremblaient sur le papier précieux. Elle voyait les équations de la soumission. C'était une recette pour transformer un peuple entier en une masse d'automates capables de dénoncer leurs propres enfants sans même en concevoir de remords. Le « Protocole Mnémosyne » n'était pas un livre d'histoire, c'était le manuel d'utilisation du XXe siècle.

Elle commença à traduire, mot à mot, sentant chaque syllabe comme une trahison. Elle expliqua comment les techniciens allemands avaient découvert qu'en alternant des périodes de privation sensorielle absolue avec des chocs émotionnels programmés, on pouvait réécrire la biographie d'un sujet. Elle décrivit les méthodes de « lavage de la mémoire » par l'injection de scopolamine associée à des narrations hypnotiques.

Sokolov écoutait, fasciné. Il prenait des notes rapides dans un petit carnet de cuir rouge. De temps en temps, il l'interrompait pour lui faire préciser un terme technique. L'atmosphère dans la cave avait changé. Ce n'était plus une scène de guerre, mais une leçon d'anatomie de l'âme humaine. Elle était le dictionnaire, il était l'architecte du chaos à venir.

— « Le sujet ainsi traité, » lut Anna, « ne se souvient pas d'avoir été brisé. Il croit sincèrement que ses nouvelles convictions sont le fruit de sa propre volonté. Le secret de la domination absolue réside dans l'effacement des traces de la domination. »

Elle s'arrêta. Ses yeux brûlaient. Elle se rappela les douze dernières années. Elle s'était tue. Elle avait rangé les dossiers des livres interdits, les listes des auteurs juifs, les inventaires des bibliothèques pillées en Pologne. Elle avait été le rouage silencieux d'une machine de mort. Et aujourd'hui, dans cette cave inondée, elle donnait les clés de cette machine à un nouvel opérateur.

Sokolov referma son carnet. Il semblait satisfait. Il ramassa la boîte de conserve et, d'un geste sec de son poignard, en fit sauter le couvercle. Il la tendit à Anna.

— Mangez. Vous avez besoin de forces pour la suite.

Anna se jeta sur la nourriture. Elle utilisa ses doigts, ignorant la dignité, ignorant tout sauf le goût de la viande et du sel qui explosait sur sa langue. Elle mangea avec une sorte de rage désespérée, les larmes coulant sur ses joues sales. Sokolov la regardait avec une indifférence clinique, comme un cavalier regarderait son cheval s'abreuver après une longue course.

— Où est la suite, Keller ? demanda-t-il quand elle eut fini de racler le fond de la boîte avec ses ongles.

— Dans le coffre de la section 14. Mais le tunnel est inondé. Il faut des pompes.

Sokolov se redressa. Il réajusta sa casquette, la visière projetant une ombre nette sur son front.

— Les pompes arriveront demain. Vous resterez ici. Je vais vous faire transférer dans une pièce plus sèche, à l'étage. Vous travaillerez pour moi. Personne d'autre ne doit savoir que vous existez, Keller. Pour le monde extérieur, vous avez disparu dans l'effondrement de la bibliothèque.

Il lui saisit le menton, l'obligeant à le regarder.

— Si vous essayez de parler à quelqu'un, si vous essayez de passer un message aux Américains ou même à mes propres camarades du parti, je vous ferai subir personnellement le chapitre 4 du protocole. Celui sur la dissociation par la douleur prolongée. Vous avez compris ?

Anna hocha la tête. Elle n'avait pas le choix. La survie était une drogue puissante, plus forte que la morale, plus forte que le regret. Elle avait survécu à Hitler en se taisant, elle survivrait à Sokolov en traduisant.

Il lui tourna le dos et commença à remonter l'escalier métallique. Ses bottes résonnaient avec une assurance tranquille. Anna resta seule un instant dans la lumière déclinante de sa propre lampe. Elle regarda l'eau noire qui continuait de monter, engloutissant les derniers vestiges du passé. Elle se sentait vide. Elle avait sauvé sa vie, mais elle venait d'ouvrir une porte que personne n'aurait jamais dû franchir.

Dans le lointain, le tonnerre de l'artillerie soviétique continuait de pilonner les dernières poches de résistance du Tiergarten. Mais ici, dans le ventre de la Bibliothèque d'État, la guerre était déjà terminée. Une autre guerre commençait, une guerre sans uniformes, sans fronts, une guerre qui se déroulerait dans le silence des bureaux et la pénombre des laboratoires. Et Anna Keller, l'archiviste effacée, venait d'en devenir la première complice.

Elle se leva péniblement, les muscles de ses jambes criant de douleur. Elle ramassa la boîte de conserve vide, un trophée dérisoire de sa capitulation. Elle commença à marcher vers la lumière, là où Sokolov l'attendait. Elle ne regarda pas en arrière. Elle ne voulait pas voir les livres sombrer. Elle ne voulait pas voir ce qu'elle était devenue : un spectre parmi les ruines, vendant l'âme du monde pour une boîte de viande salée.

L'air au sommet de l'escalier était lourd de poussière et de mort. Sokolov l'attendait devant une porte blindée qu'un soldat gardait, fusil à l'épaule. L'officier ne lui adressa plus un mot. Il fit simplement un geste du menton vers le couloir sombre. Alors qu'elle passait devant lui, Anna sentit le poids du protocole dans la poche de Sokolov. C'était une présence physique, une tache noire dans la réalité. Elle savait désormais ce qu'était le « Mnemosyne Protocol ». Ce n'était pas seulement une liste de méthodes. C'était l'avenir. Un avenir où le passé pourrait être effacé sur commande, où chaque

citoyen pourrait être reprogrammé selon les besoins de l'État, où la vérité ne serait plus qu'une variable ajustable.

Elle s'enfonça dans le couloir, escortée par le soldat silencieux. Derrière elle, la porte se referma avec un bruit de condamnation. Le premier contact était établi. Berlin pouvait bien brûler ; dans les ténèbres des archives, le savoir de la manipulation venait de trouver son nouveau maître. Et Anna Keller savait qu'elle n'en sortirait jamais vraiment. Elle était désormais un rouage nécessaire, une ombre parmi les ombres d'un siècle qui n'avait plus besoin de lumière pour voir.

Chapitre 6

Le pacte des ruines

L'obscurité dans le couloir n'était pas absolue ; elle était grumeleuse, chargée d'une poussière de plâtre qui irritait la gorge à chaque inspiration. Anna marchait dans le sillage de l'ombre massive de Sokolov, ses doigts effleurant des murs où le papier peint se décollait en lanières humides, semblables à des lambeaux de peau morte. Le silence de la bibliothèque n'était jamais total. Il y avait ce goutte-à-goutte lancinant dans les profondeurs des rayonnages de philosophie, et le craquement structurel du bâtiment qui s'affaissait sous son propre poids de ruine.

Sokolov s'arrêta devant une double porte en chêne dont l'un des battants pendait sur ses gonds. Le grincement du métal rouillé déchira le calme, un cri de bête blessée qui fit tressaillir Anna. À l'intérieur, l'air changea. Ce n'était plus l'odeur de la suie, mais celle, plus douce et plus écœurante, du vieux papier qui pourrit lentement dans l'humidité des caves.

— Ici, dit Sokolov d'une voix sourde. Votre nouveau bureau, Keller.

Il posa sa lampe-tempête sur une table de lecture en bois massif, épargnée par les éclats de maçonnerie. La lumière jaune balaya la pièce, révélant le chaos. Des piles de fiches cartonnées jonchaient le sol comme une neige sale. Au centre, deux corps gisaient sous une bâche de cuir arrachée à un canapé d'apparat. Des bottes allemandes dépassaient, les semelles usées jusqu'à la corde, pointant vers le plafond noirci par les incendies.

Anna ne demanda pas qui ils étaient. Elle savait. C'étaient les gardiens de nuit ou des fonctionnaires restés là par habitude, par peur, ou parce qu'ils n'avaient nulle part où

aller quand les premiers Katiouchas avaient commencé à labourer l'Unter den Linden. Elle regarda ses mains. Elles tremblaient si fort qu'elle dut les serrer l'une contre l'autre pour les immobiliser.

— Les rations, articula-t-elle. Vous avez promis.

Sokolov esquissa un sourire qui ne toucha pas ses yeux, des billes d'un gris d'acier fondu. Il plongea la main dans la poche de son manteau de cuir et en sortit une boîte de conserve cylindrique, sans étiquette, maculée de graisse. Il la posa sur la table. Puis, avec une lenteur calculée, il sortit un couteau de combat et fit sauter le couvercle d'un geste sec.

L'odeur du porc salé, du gras figé et des épices bon marché monta au visage d'Anna avec la violence d'un coup de poing. Son estomac se contracta douloureusement, un spasme si vif qu'elle manqua de s'effondrer. Depuis des semaines, elle ne survivait que grâce à des ersatz de pain faits de sciure et de farine de glands.

— Mangez, ordonna le Major. Je n'ai pas besoin d'une traductrice qui s'évanouit au milieu d'une phrase.

Elle ne se fit pas prier. Elle plongea ses doigts sales dans la boîte, ignorant la lame encore proche. La graisse était froide, collante, mais c'était du sel, de la vie pure. Elle avala de gros morceaux de viande fibreuse, manquant de s'étouffer. Chaque bouchée était une humiliation et une libération. Sokolov l'observait avec une curiosité presque clinique, comme un entomologiste regardant une fourmi agonisante se repaître d'un cadavre.

— Vous avez de la chance, Keller, reprit-il en sortant une cigarette de son étui en argent. Les Américains auraient exigé que vous soyez « dénazifiée » avant de vous donner une miette. Moi, je me fiche de ce que vous avez fait pour le compte de Goebbels. Je veux seulement ce que vous avez dans le crâne. Et ce que contiennent

ces boîtes.

Il désigna du menton trois caisses métalliques scellées à la cire rouge, entreposées dans un coin de la pièce. Sur chacune d'elles, l'aigle du Reich surplombait un sceau de sécurité que le temps et l'humidité n'avaient pas réussi à effacer totalement.

Anna s'essuya la bouche du revers de la main, laissant une traînée de gras sur sa joue blême. La faim s'était muée en une chaleur lourde dans son ventre.

— Ce ne sont pas des livres ordinaires, dit-elle, sa voix retrouvant un peu de timbre. Le département de l'Ahnenerbe et les services de sécurité du Reich utilisaient des codes bibliographiques. Si vous essayez de les lire sans les clefs de classement, vous ne verrez que des traités d'alchimie médiévale ou des monographies sur le folklore balte.

Sokolov lâcha une bouffée de fumée âcre.

— Le Protocole Mnémosyne. C'est le nom qui revient dans les interrogatoires des types de la Wilhelmstrasse. Ils parlent de « malléabilité de la psyché ». Ils disent que vous avez trouvé le moyen de briser un homme et de le remonter comme un horloger le ferait d'un réveil, pour qu'il ne se souvienne que de ce qu'on lui ordonne.

Anna sentit un frisson courir le long de son échine. Elle se revit trois ans plus tôt, dans les sous-sols chauffés de la Chancellerie, classant des rapports venus des camps de l'Est. Des rapports signés par des médecins décrivant comment l'isolation sensorielle et l'administration de scopolamine pouvaient « vider » un sujet pour le remplir d'une nouvelle identité. Elle s'était tue. Elle avait tamponné les dossiers, les avait rangés par ordre alphabétique. Elle avait été la secrétaire de l'enfer.

— Ce n'est pas une science exacte, Major. C'est un charnier de l'esprit. Les Allemands cherchaient à créer le soldat parfait, celui qui n'aurait plus de passé pour

ne plus avoir de remords.

— Le soldat parfait m'intéresse peu, trancha Sokolov en écrasant sa cigarette sur le parquet. Mais le suspect parfait, l'espion parfait... celui qu'on ne peut pas briser parce qu'il ne sait même pas qu'il possède un secret... voilà qui a de la valeur.

Il fit un pas vers elle, réduisant l'espace jusqu'à ce qu'elle puisse sentir l'odeur de tabac froid et de cuir mouillé qui émanait de son manteau.

— Nous allons passer un marché, Keller. Je sais que vous avez une sœur à Marbourg. Zone d'occupation américaine. Si vous me sortez l'intégralité du protocole de ces caisses et que vous le traduisez avec toutes ses nuances techniques, je vous ferai passer la ligne. Avec des papiers, un nouveau nom, et assez de marks pour ne plus jamais avoir à mendier.

— Et si je refuse ?

Sokolov s'approcha d'une des fenêtres murées par des sacs de sable. Un filet de lumière lunaire filtrait par un interstice, éclairant la poussière qui dansait.

— Si vous refusez, je vous laisse ici. Les cadavres sous cette bâche sont des SS qui ont tenté de brûler ces archives avant notre arrivée. Ils ne sont pas morts au combat, Keller. Je les ai interrogés pendant trois jours. Ils n'avaient plus d'ongles, plus de dents. Je ne vous ferai pas de mal. Je vous laisserai simplement aux mains de mes hommes. Ils sont à Berlin depuis deux jours. Ils ont faim, eux aussi. Mais pas de viande en conserve.

Le silence qui suivit fut plus pesant que le fracas de l'artillerie au dehors. Anna regarda ses mains, dont les ongles étaient noirs de terre et de sang séché. Elle n'était plus l'archiviste Keller. Elle était un débris parmi les débris.

— Je veux du café, dit-elle soudain. Du vrai. Et du savon. Et une lampe qui ne fume pas.

Sokolov rit, un son sec comme un craquement de bois mort.

— Vous avez du cran, petite souris. Vous aurez votre café. Mais je veux les premiers feuillets avant l'aube. Si le travail n'est pas satisfaisant, les avantages cessent.

Il sortit, laissant une petite lanterne à pétrole sur le coin de la table. Anna resta seule avec les morts et l'odeur de la viande de porc. Elle s'assit lourdement sur la chaise, qui gémit. Elle tendit la main vers la première caisse. La cire rouge s'effrita sous son ongle. À l'intérieur, des liasses de papier jauni, serrées par des ficelles de chanvre.

Elle en sortit une au hasard. Le titre était calligraphié en lettres gothiques : *« Über die künstliche Amnesie und die Rekonstruktion des narrativen Ichs »* — *De l'amnésie artificielle et de la reconstruction du moi narratif.*

Elle ouvrit le dossier. La première page présentait un diagramme du cerveau humain, barré de flèches rouges pointant vers le lobe frontal. À côté, des notes manuscrites à l'encre violette : *« Sujet 402. Après trois cycles d'électrochocs et privation de sommeil, l'ancrage de la mémoire biographique s'efface. La substitution par le scénario B-12 est acceptée sans résistance. Le sujet croit fermement avoir grandi à Munich malgré son accent polonais. »*

Anna ferma les yeux. Sokolov voulait ce savoir pour s'acheter une place au soleil, loin de Staline. Mais le protocole lui-même était une peste. Elle commença à traduire, sa plume grattant le papier dans le silence de la crypte. Pour chaque paragraphe technique qu'elle rendait avec exactitude, elle glissait, dans les notes de bas de page, des références cryptées, des erreurs de dosage chimiques subtiles, des pièges intellectuels que seul un érudit de la psyché pourrait déceler. Elle semait des mines dans le texte.

Vers trois heures du matin, une explosion fit trembler les murs. Des morceaux de plâtre tombèrent sur ses feuilles. Elle ne bougea pas. Elle se leva seulement pour boire un peu d'eau croupie trouvée dans une carafe. Un mouvement de curiosité morbide la poussa à soulever un coin de la bâche recouvrant les corps.

Le visage de l'homme était jeune. Dix-huit ans, peut-être. Dans sa main glacée, il serrait un petit livre de poche, une édition populaire des poèmes de Goethe. Anna lui reprit doucement l'ouvrage. Les pages étaient maculées de sang séché. C'était là le contraste : d'un côté, la célébration de l'âme humaine ; de l'autre, sur sa table, le manuel de sa destruction. Elle glissa le livre dans sa poche.

À six heures, Sokolov revint. Ses yeux étaient injectés de sang.

— Alors ?

Anna lui tendit les feuillets. Il les parcourut, ses lèvres bougeant imperceptiblement.

— Bien. C'est très bien, Keller. Voici votre récompense. Du café américain et du savon français. Profitez-en. Nous partons dans deux heures. Les nôtres vont raser la bibliothèque pour déloger un nid de snipers.

Elle regarda les piles de livres. Des siècles de savoir allaient être pulvérisés.

— Le papier brûle, Keller, dit Sokolov avec indifférence. C'est sa fonction dans une guerre. Seules les idées comptent.

Dans le hall, les soldats russes installaient des charges explosives le long des piliers de marbre. Anna passa devant une statue brisée d'Athéna dont la tête gisait au sol. Elle ne dit rien. Elle avait vendu son âme pour du savon, mais elle sentait le petit volume de Goethe contre sa hanche.

Sokolov l'attendait devant une jeep.

— Montez, Keller. Le nouveau monde nous attend.

Elle monta. Le véhicule s'élança sur les pavés défoncés, contournant les carcasses de chars calcinés. Derrière eux, une explosion sourde retentit. La Bibliothèque d'État de Berlin s'effondra dans un panache de poussière blanche, emportant ses secrets et ses morts. Anna ferma les yeux, la main serrée sur son livre volé, respirant l'odeur de la lavande sur ses doigts sales. Le pacte des ruines était scellé.

Chapitre 7

Le murmure des morts

La jeep cahotait sur les carcasses de briques, les pneus écrasant des débris qui rendaient un son de porcelaine broyée. Berlin n'était plus une ville, mais une succession de coupes géologiques où l'on pouvait lire, dans l'empilement des étages effondrés, l'intimité violée des foyers : un papier peint à fleurs pendant au-dessus du vide, une carcasse de piano à queue dont les cordes vibraient sous le vent âcre, une baignoire suspendue par ses tuyaux comme un organe arraché. Anna serrait le petit volume de Goethe contre sa cuisse, une saillie rigide sous le tissu râpé de sa jupe. L'odeur de la suie froide, omniprésente, s'engouffrait dans ses poumons, un mélange de phosphore brûlé et de poussière de plâtre qui lui râpait la gorge.

Sokolov ne regardait pas le paysage. Il fixait le dos du chauffeur, un jeune soldat aux oreilles décollées dont la nuque était constellée de cicatrices d'acné. Le major fumait une cigarette épaisse, une *Papirossa* dont la fumée lourde et huileuse restait prisonnière du véhicule débâché. Pour lui, ces ruines n'étaient que de la logistique contrariée, un obstacle topographique sur la carte du Grand Reich agonisant.

Ils s'arrêtèrent devant une villa bourgeoise du quartier de Dahlem, épargnée par miracle, ou peut-être préservée parce qu'elle se trouvait dans l'ombre portée d'un blockhaus de la DCA. Des soldats de l'Armée Rouge s'activaient dans le jardin de devant, déterrants des bulbes de tulipes pour les remplacer par des fûts d'essence. Anna descendit de la voiture, les jambes flageolantes. La faim, cette vieille compagne acide, lui rongea l'estomac.

— Suivez-moi, ordonna Sokolov sans se retourner.

Il l'emmena vers ce qui avait dû être le cabinet d'un médecin. Les murs étaient tapissés de rayonnages vides, mais un grand bureau en chêne massif trônait encore au centre, surmonté d'une lampe à abat-jour vert. Une pile de dossiers de couleur chamois l'attendait, sanglée par des élastiques craquelés. Le major posa une main possessive sur le tas de papiers.

— C'est ici que vous allez travailler. La section 09. Des dossiers de terrain. Plus de théorie, Keller. Des résultats.

Il désigna un coin de la pièce où un seau hygiénique et un lit de camp avaient été installés. Une miche de pain noir, dure comme du bois, et un morceau de lard rance étaient posés sur un journal cyrillique.

— Vous avez huit heures. Je veux un résumé des procédures de « nettoyage ».

Sokolov sortit, verrouillant la porte derrière lui. Le cliquetis du métal fut comme un coup de fusil dans le silence de la villa. Anna s'assit. Ses mains tremblaient si fort qu'elle dut les glisser sous ses cuisses pour les stabiliser. Le savon français qu'il lui avait donné sentait la lavande artificielle, une odeur de morgue déguisée en jardin. Elle prit le premier dossier. Sa couverture portait une mention tamponnée en rouge : *Sonderbehandlung – Mnemosyne*. Traitement spécial.

Elle ouvrit la première chemise. Sa lecture commença dans le froid d'une cellule imaginaire. Les premières pages n'étaient que des fiches signalétiques. Des visages en noir et blanc, fixés par des trombones rouillés qui avaient laissé des marques d'oxydation sur le papier. Des hommes, surtout. Des regards éteints ou hurlants. Un certain Karl Meissner, arrêté à Leipzig en 1942 pour « activités subversives ».

Anna tourna la page. C'est là que la précision devint insupportable. Le protocole n'était pas écrit par des idéologues, mais par des techniciens de l'âme.

« Phase 1 : Déconstruction synaptique par privation sensorielle prolongée (72 heures). Le sujet 402 est maintenu dans une immersion saline à 34 degrés Celsius. Obscurité totale. Fréquence acoustique constante à 12 hertz. »

Les notes en marge, d'une écriture fine et appliquée, détaillaient les réactions physiologiques avec une complaisance glaciale. Le médecin notait les spasmes, les vomissements, la perte de la notion de verticalité. On ne cherchait pas à faire avouer Meissner. On cherchait à vider le récipient.

Anna sentit une montée de bile. Elle imagina cet homme, flottant dans le noir, perdant la frontière entre sa peau et l'eau, perdant le souvenir de son nom, de sa femme, de la couleur du ciel de Leipzig. Elle lut le compte-rendu de la *Phase 2*.

« Administration intraveineuse de la Solution Gamma (dérivé de scopolamine et de chloralhydrate). Stimulation visuelle par stroboscope dès la reprise de conscience. Introduction du script mémoriel 'Hans'. »

Le script « Hans ». Une vie entière inventée. Des souvenirs de vacances sur la Baltique qui n'avaient jamais eu lieu. Une loyauté fanatique injectée par des répétitions hypnotiques alors que le cerveau, chimiquement malléable, cherchait désespérément une structure pour échapper au vide.

« Le sujet Meissner n'existe plus au bout du douzième cycle. Interrogé sur ses parents, il décrit avec une émotion authentique la ferme de 'Hans' en Prusse Orientale. Lorsqu'on lui montre la photo de sa véritable épouse, il manifeste un dégoût physique, l'identifiant comme une espionne. L'ancrage est un succès total. »

Anna lâcha le dossier. Elle se précipita vers le seau dans le coin de la pièce et vomit un liquide clair et acide. Son estomac vide se contractait douloureusement. C'était l'horreur de la substitution. Ces hommes avaient été violés dans le dernier sanctuaire qui leur restait : leur propre passé.

Elle retourna au bureau, le front couvert d'une sueur froide. Elle comprit pourquoi Sokolov voulait ces documents. Ce n'était pas pour la justice. C'était le manuel parfait pour fabriquer des hommes nouveaux. Des hommes sans attaches, sans racines, dont la loyauté pouvait être réécrite par n'importe quel pouvoir possédant les seringues et les stroboscopes.

Elle reprit la plume. Son rôle était de synthétiser cette horreur pour les supérieurs de Sokolov. Une idée germa dans son esprit, aussi coupante qu'un éclat d'obus. Elle commença à traduire, mais ses doigts glissaient sur le manche du porte-plume. Elle ne résumait pas. Elle déformait. Dans les rapports sur la Solution Gamma, elle modifiait les dosages. Elle remplaçait le chloralhydrate par un composé inerte dans sa description. Elle omettait les fréquences sonores critiques, rendant le processus non seulement inefficace, mais potentiellement mortel pour celui qui tenterait de le reproduire.

Elle travailla pendant des heures, le dos courbé. Le silence de la villa n'était rompu que par le grattage de sa plume et, par moments, les rires gras des soldats russes dans le jardin, qui venaient de trouver une cave à vin. À un moment, la porte s'ouvrit. Un soldat entra avec un plateau en fer blanc. Il posa un bol de soupe grasse devant elle sans un mot. Pour lui, elle n'était qu'une ressource technique, au même titre qu'un moteur de char démonté pour être envoyé à l'Est.

Anna ne toucha pas à la soupe. La vue du gras figé à la surface lui rappelait les descriptions de la solution chimique. Elle se concentra sur un nouveau dossier : *Projet Mnemosyne – Application de masse*. C'était là le véritable vertige. Les médecins du Reich prévoyaient de traiter des populations entières. Un « recalibrage civilisationnel ». Ils parlaient de diffuser des ondes basse fréquence via le réseau radio, de saturer l'eau potable de sédatifs légers.

*« L'objectif n'est pas la terreur. La terreur est coûteuse. L'objectif est la réécriture.

Un homme qui a oublié qu'il a été libre ne cherchera jamais à le redevenir. »*

Anna ferma les yeux. Elle revit Berlin en 1933. Les défilés aux flambeaux. Elle s'était tue alors. Elle s'était terrée dans ses archives, espérant que la tempête passerait. Elle avait catalogué des généalogies aryennes en sachant qu'elles serviraient à exclure. Elle avait été le rouage silencieux de la machine. Aujourd'hui, le monde changeait de maître, mais la machine restait la même. Sokolov ne voyait dans ces dossiers qu'un sauf-conduit. Il se moquait des « hommes nouveaux », il voulait juste posséder les plans du moule.

Vers minuit, la fatigue embruma son esprit. Sokolov revint peu après une heure du matin. Il était légèrement ivre, son uniforme déboutonné. Il s'approcha du bureau et ramassa les feuillets qu'Anna avait remplis. Il les lut avec une attention de rapace.

— Vous avez bien travaillé, Keller. Ces dosages... C'est ce qui manquait aux nôtres. À Moscou, ils essaient avec de la vodka et des coups de matraque. C'est primitif.

Il posa ses mains lourdes sur les épaules d'Anna. Elle sentit l'odeur du tabac et de l'alcool, une menace sourde prête à éclater.

— Vous comprenez ce que nous avons là ? demanda-t-il à voix basse. C'est la fin de la psychologie. C'est le début de l'ingénierie humaine. Celui qui détient Mnemosyne détient l'avenir. Les Américains pensent qu'ils ont gagné parce qu'ils ont la bombe. Mais la bombe ne fait que détruire les corps. Nous, nous allons posséder ce qu'il y a dedans.

Il resserra sa prise, ses pouces appuyant sur ses clavicules.

— Vous m'êtes précieuse, Anna. Demain, nous traversons les lignes. Les Américains nous attendent près de Dessau. Vous serez ma traductrice. Et si jamais vous aviez l'idée de modifier un chiffre...

Il se pencha, son souffle chaud contre son oreille.

— Je connais l'odeur de la vérité. Si vous me trahissez, je vous livrerai à mes hommes. Et croyez-moi, ils ne s'intéresseront pas à votre cerveau.

Il lâcha prise et sortit, éteignant la lumière principale. Seule la lampe de bureau resta allumée, projetant des ombres gigantesques sur les murs nus. Anna resta immobile. Elle regarda ses notes. Les erreurs de dosage étaient subtiles, presque invisibles.

Elle se tourna vers la pile de dossiers originaux. Il restait une dernière boîte, plus petite, marquée d'une croix noire. Elle l'ouvrit lentement. À l'intérieur, il n'y avait pas de rapports médicaux. Juste des effets personnels. Des alliances en or, des montres brisées, des mèches de cheveux liées par des rubans, des photos d'enfants. Le « rebut » du protocole. Les restes de ceux dont l'esprit n'avait pas supporté le traitement et qui s'étaient effondrés dans la démence.

Elle prit une petite photo d'une fillette aux tresses blondes. Au dos, une écriture d'homme avait tracé : *« Pour que papa n'oublie jamais. »*

Les larmes vinrent enfin, brûlantes. Elles tombèrent sur le papier glacé, tachant le visage de l'enfant. Anna Keller, l'archiviste effacée, serra la photo contre son cœur. Elle savait ce qu'elle devait faire. Elle ne détruirait pas les dossiers. Elle empoisonnerait le savoir. Elle ferait de Mnemosyne une arme défectueuse qui exploserait entre les mains de ceux qui tenteraient de s'en servir.

Elle se rallongea sur le lit de camp, le petit livre de Goethe sous sa tête en guise d'oreiller. Le froid de la nuit berlinoise s'insinuait par les vitres brisées, mais elle ne tremblait plus. Dehors, le vrombissement des moteurs soviétiques reprenait, un bourdonnement de ruche métallique cherchant à effacer le silence des morts. Dans l'obscurité de la villa de Dahlem, une femme seule veillait sur les décombres de la

mémoire, prête à devenir, à son tour, un fantôme dans les interstices de l'histoire.

Chapitre 8

L'intrusion alliée

La poussière de brique en suspension dans les sous-sols de la Bibliothèque d'État possédait une texture de craie qui s'insinuait sous les paupières et tapissait la gorge d'un goût de plâtre rance. Anna Keller, recroquevillée contre un rayonnage métallique tordu, sentait le froid du béton monter à travers ses semelles de cuir usé, une morsure sourde qui engourdissait ses chevilles. À ses côtés, le major Viktor Sokolov demeurait immobile. De cette silhouette massive, on ne devinait que l'haleine courte, rythmée par le sifflement imperceptible de ses poumons de gros fumeur. Il serrait son pistolet-mitrailleur PPSH-41 contre sa poitrine, le tambour de munitions pressé contre l'uniforme de laine rêche, tandis qu'en haut, au-delà des voûtes de briques rouges, Berlin finissait de s'effondrer dans un fracas de verre brisé et de poutres calcinées.

Un bruit nouveau, étranger au chaos habituel de la surface, déchira le silence poisseux des archives. Ce n'était ni le craquement des incendies, ni le vrombissement des moteurs diesel russes qui tournaient sur l'avenue comme des insectes géants. C'était un cliquetis métallique, léger, suivi du frottement rythmé de semelles en caoutchouc sur les débris de porcelaine. Sokolov se tendit, son épaule heurtant celle d'Anna. L'ennemi n'était plus la faim ou le commissaire politique, mais l'inconnu qui descendait l'escalier de service avec une précision de prédateur.

— Ne bougez pas, souffla Sokolov, si bas qu'elle crut l'avoir imaginé.

Le faisceau d'une lampe électrique balaya le couloir derrière la grille en fer forgé. La lumière était blanche, violente, bien différente de la lueur jaune et vacillante des lampes-tempêtes soviétiques. Elle accrocha les tranches dorées de volumes in-folio

épargnés par l'humidité, révélant des titres en latin dont les lettres semblaient saigner sous l'intensité du rayon. Anna ferma les yeux. Elle imaginait les hommes derrière la lampe : des uniformes propres, des visages rasés de frais, l'odeur de la ration K et du tabac blond. Les Américains. Les « libérateurs » que Sokolov avait promis de rejoindre, mais dont la présence ici, dans les entrailles interdites du Reich, sonnait comme une intrusion sacrilège.

Les voix arrivèrent ensuite, portées par l'acoustique des voûtes. L'anglais avait cette cadence nasale, cette désinvolture qui, aux oreilles d'une archiviste habituée à la rigueur gutturale de l'allemand et à la rudesse du russe, paraissait presque enfantine.

— *Check the next bay, Miller. Sergeant said the krauts hid the manifests down here.*

Sokolov resserra sa prise sur son arme. Anna vit ses doigts, larges et marqués par des cicatrices de gelure, blanchir sur la crosse. Il n'avait pas l'air d'un homme attendant des alliés ; il ressemblait à un rat acculé protégeant son nid. Dans le sac en toile de jute qu'il portait en bandoulière, les dossiers du Protocole Mnémosyne pesaient d'un poids de plomb. C'était le secret qu'Anna avait passé des nuits à falsifier, altérant les dosages chimiques, inversant les fréquences des stimuli, transformant une science de la domination en une impasse neurologique.

La patrouille s'éloigna vers le secteur des périodiques. Sokolov attendit que le silence revienne avant de faire signe à Anna. Ils s'enfoncèrent plus profondément dans la zone des réserves précieuses, là où les rayonnages étaient si denses qu'ils formaient un labyrinthe de papier et d'ombre. Ils s'arrêtèrent dans une petite pièce aveugle qui servait autrefois d'atelier de reliure. L'odeur de la colle de poisson et du vieux cuir y était encore tenace, luttant contre l'âcreté de la suie. Sokolov posa son sac sur une table de travail encombrée d'outils rouillés et déplaça une caisse en bois marquée de l'aigle impérial. Derrière, dissimulé dans une alcôve creusée à même la maçonnerie, se trouvait un émetteur-récepteur radio compact.

Les lampes commencèrent à tiédir sous la main du major. Il manipula les cadrans avec une dextérité d'horloger. Le grésillement de l'électricité statique remplit la pièce, un bruit de friture qui fit tressaillir Anna. Elle fixa le visage de Sokolov, dont les traits étaient éclairés par le reflet vert du cadran.

— Vous communiquez avec eux, murmura-t-elle.

— Les Américains ne sont pas des philanthropes, Keller. Ils veulent ce que vous avez traduit avant que Joukov ne comprenne que cette bibliothèque contient autre chose que des poèmes de Goethe.

— Vous trahissez votre pays, observa-t-elle sans jugement.

Le Major laissa échapper un rire sec.

— Mon pays est un cadavre qui marche, Keller. Il dévorera ses propres enfants pour rester debout une heure de plus. J'ai vu l'Ukraine. J'ai vu les villages où l'on mangeait les chats. Vous pensez que Staline se soucie de l'esprit humain ? Il veut des outils. Mnémosyne est un outil. Mais il est trop complexe pour des bouchers.

Il commença à taper frénétiquement sur une clé télégraphique, une série de points et de traits rapides s'évanouissant vers le quartier général de la 9ème Armée américaine. Anna observa le mouvement de cette main qui avait signé des ordres d'exécution et qui, maintenant, négociait sa survie avec le savoir des morts. Elle s'approcha de la table. Un dossier était resté hors du sac : *« Études sur la rémanence des traumatismes induits »*. Elle se rappela les photos de la villa de Dahlem, les visages des enfants, les montres brisées. Sokolov n'apportait pas la liberté ; il apportait la technologie de la soumission.

— Ils ne vous croiront pas, dit-elle brusquement.

Sokolov s'arrêta. Il ôta son casque et se tourna vers elle. Ses yeux étaient injectés de sang.

— Ils me croiront parce que je leur donne la preuve vivante. Vous, Keller. Vous êtes celle qui peut expliquer comment transformer un homme libre en un automate en trois semaines de chocs chimiques.

— Je ne le ferai pas.

Le Major se leva, sa stature imposante écrasant la pièce.

— Vous le ferez, parce que vous avez peur de la mort. Et parce que vous savez ce que les miens vous feront si je vous abandonne ici. Vous n'êtes pas une héroïne, Anna. Vous êtes une survivante. Vous l'avez prouvé pendant douze ans. Vous avez baissé la tête quand ils ont emmené vos collègues. Ne jouez pas à la conscience morale maintenant. C'est trop tard.

Chaque mot était un éclat de verre. Il avait raison. Sa survie était sa honte. Elle avait été le rouage silencieux d'une machine monstrueuse, classant les fiches de la destruction.

Sokolov retourna à sa radio, mais un sifflement strident déchira les écouteurs. Il les arracha en jurant.

— Interférences. Ils triangulent le signal. Nous devons bouger.

Dans sa précipitation, il bouscula une pile de catalogues qui s'effondrèrent dans un nuage de poussière.

— Ramassez ça ! ordonna-t-il, occupé à démonter l'antenne.

Anna se baissa lentement. Ses mains tremblaient, mais son esprit était d'une clarté glaciale. Elle ramassa les dossiers, glissant les feuillets qu'elle avait falsifiés bien au-dessus, tandis que les originaux les plus compromettants disparaissaient au fond du sac. Elle se sentait investie d'une mission misérable : celle de l'empoisonneuse de puits. Si elle ne pouvait pas empêcher la connaissance de passer à l'ennemi, elle s'assurerait que cette connaissance soit un venin.

Ils descendirent vers les niveaux inférieurs, là où les fondations de la bibliothèque s'enfonçaient dans le sable berlinois. L'air se raréfiait. C'était le domaine des réserves de guerre, des milliers de caisses contenant peut-être les trésors de l'Europe ou de simples montagnes de formulaires administratifs.

— Plus bas, ordonna Sokolov. Le tunnel de service mène aux égouts sous l'Unter den Linden.

Ils descendaient un escalier en colimaçon dont les marches de fonte résonnaient comme des coups de cloche. Derrière eux, loin au-dessus, une explosion massive fit trembler les murs. Le plafond de la bibliothèque venait de céder. Dans l'obscurité, seule la lampe de poche de Sokolov jetait une lueur erratique.

— Pourquoi cette liste ? demanda-t-elle soudain. Pourquoi le conditionnement ?

Sokolov s'arrêta net, le faisceau de sa lampe l'aveuglant.

— Parce que la force ne suffit plus, Keller. On peut tuer un homme avec une balle, mais on ne change pas ses croyances avec un peloton d'exécution. Les nazis l'avaient compris. Ils n'ont pas seulement terrorisé le peuple ; ils l'ont réécrit. Les Américains veulent savoir comment faire ça proprement. Une dictature de velours.

— Et vous leur donnez les clés de la cage.

— Je leur donne ce qu'ils sont prêts à payer.

Il reprit sa marche, mais l'air était désormais chargé d'une vibration. Un grondement sourd montait du sol. Les conduites d'eau le long des plafonds gémissaient. Sokolov s'immobilisa devant une lourde porte blindée. Avant qu'il n'ait pu sortir ses clés, elle s'ouvrit sur un homme maigre en blouse grise. Ses lunettes reflétaient la flamme d'une lampe à acétylène. Il tenait un Luger.

— Major Sokolov, dit l'homme dans un allemand aristocratique. Vous êtes en retard.

— Meyer, répondit le Major en abaissant son arme. Je vous croyais évacué.

L'homme sourit, dévoilant des dents jaunies.

— Partir ? Pour être interrogé par le NKVD ? Non, je reste avec mes enfants.

Il s'effaça, révélant une extension clandestine des archives. Des bocaux en verre s'alignaient sur des étagères, contenant des fragments de tissus nerveux et des cerveaux flottant dans le formol. Au centre, une table d'opération en inox brillait d'un éclat froid.

— Le Protocole Mnémosyne n'est pas qu'une série de dossiers, Keller, murmura Sokolov. C'est une réalité biologique.

Anna entra dans le sanctuaire. Elle vit les instruments, les électrodes, les flacons de scopolamine. Elle comprit que sa falsification n'était qu'une vaine résistance. La source du poison était là, vivante, incarnée par ce savant.

— L'archiviste, dit Meyer avec une curiosité clinique. Sokolov dit que vous avez un talent pour l'ordre. Nous allons en avoir besoin pour cataloguer la phase finale.

— La phase finale est terminée, coupa Sokolov. Les Américains seront là dans deux heures.

— Les Américains ? Meyer rit doucement. Vous pensez qu'ils vous laisseront vivre ? Vous êtes un boucher qui en sait trop. Je préfère traiter directement avec eux.

Il leva son revolver vers la poitrine de Sokolov. L'air était saturé de formol. Soudain, une déflagration plus proche que les autres fit chanceler le bâtiment. Le plafond se lézarda, libérant une pluie de gravats. La lampe à acétylène bascula, mettant le feu à un rideau de toile. Dans la confusion, Sokolov se jeta sur Meyer. Les deux hommes s'écroulèrent au sol. Anna recula, brisant un bocal à ses pieds. L'odeur de conservateur chimique l'asphyxia. Elle vit le sac de jute, les dossiers Mnémosyne se répandant dans le liquide inflammable.

Elle ne chercha pas à aider Sokolov. Elle ramassa une lampe-tempête et l'approcha de la pile imbibée. Le papier devint son allié. La flamme lécha les pages. L'encre de ses falsifications se brouilla avant de disparaître. Sokolov hurla.

— Keller ! Arrêtez !

Il se précipita, mais le rideau enflammé s'effondra entre eux. Meyer, emmuré par l'effondrement d'un pan de mur, hurlait dans l'ombre. Anna regardait les noms, les dates et les protocoles de torture se transformer en cendres. Pour la première fois depuis 1933, elle n'archivait pas. Elle agissait.

— Vous avez tout gâché ! rugit Sokolov derrière le mur de feu. Vous avez brûlé notre laissez-passer !

— Non, Major, répondit-elle, la voix claire. J'ai simplement clos le dossier.

Elle se tourna vers le tunnel de service. Elle savait qu'elle ne trouverait pas la liberté, seulement une autre forme de survie. Mais elle emportait avec elle le silence des morts, un silence qu'elle ne laisserait plus personne exploiter. Sokolov, face au brasier qui dévorait ses ambitions, jeta son arme inutile et s'élança à sa suite. Deux spectres fuyant un incendie qui n'éclairait plus que l'immensité de leur défaite.

Dehors, Berlin finissait de brûler. Sous la terre, une femme marchait vers l'obscurité, les mains propres, prête à disparaître dans les marges non écrites du monde à venir.

Chapitre 9

Le grain du papier

Le tunnel de service n'était qu'une gorge de briques suintantes, un boyau étroit où l'air, raréfié par l'incendie qui dévorait les étages supérieurs, n'avait plus que le goût du soufre et du calcaire broyé. Anna rampait, les genoux écorchés par le mortier effrité, sentant à chaque mouvement la morsure de la faim qui lui vrillait l'estomac. Ses mains, autrefois si précises lorsqu'elles maniaient les loupes et les scalpels de restauration, n'étaient plus que des moignons de chair grise, tremblants et souillés de suie. Derrière elle, le souffle rauque de Sokolov résonnait contre les parois de grès. Le Major n'était plus le prédateur du NKVD qui l'avait traquée dans les couloirs de la Staatsbibliothek ; il n'était plus qu'un homme aux abois, dont les bottes cloutées glissaient lourdement sur les débris de verre et de céramique.

— Plus vite, Keller, articula-t-il dans un sifflement. Si la voûte lâche, nous finirons comme des rats dans une boîte de conserve.

Elle ne répondit pas. Elle n'avait plus de souffle pour les mots. Son esprit était fixé sur la topographie invisible de ce labyrinthe souterrain. Elle connaissait les plans de 1914, les modifications de 1938, les renforcements de béton coulé à la hâte sous les ordres des architectes du Reich qui pensaient que la pierre pourrait protéger leurs secrets du feu allié. Ils arrivèrent à une porte de fer massif, dont la peinture s'écaillait en larges copeaux semblables à de la peau brûlée. Anna sortit de sa poche un trousseau de clefs lourdes, dérobées au vieux conservateur avant qu'il ne se pendre dans la section des incunables. La serrure résista, grippée par la poussière des bombardements de la veille, puis céda dans un craquement sec.

Ils basculèrent à l'intérieur d'une pièce hermétique. Le silence y était si dense qu'il

semblait peser physiquement sur leurs épaules. C'était la *Schattenkammer*, la chambre des ombres. Ici, les vibrations des orgues de Staline qui pilonnaient l'Alexanderplatz ne parvenaient plus que sous la forme d'un bourdonnement lointain, presque organique. L'air était différent : sec, froid, saturé par l'odeur entêtante du bois de cèdre et du cuir ancien. La flamme de la lampe-tempête qu'Anna posa sur une table de chêne vacilla, projetant des ombres démesurées sur les rayonnages qui montaient jusqu'au plafond.

Ce n'étaient pas des dossiers qu'ils trouvaient ici. C'étaient des bibles.

Des centaines de bibles de toutes les époques, des éditions de Luther aux bibles de poche des soldats de la Grande Guerre, s'aliginaient avec une régularité maniaque. Sokolov balaya la pièce de sa propre torche électrique. Le faisceau blanc, brutal, déchira l'obscurité.

— Où sont les documents, Keller ? grogna-t-il en s'approchant d'un rayonnage. Meyer parlait de protocoles, de schémas de conditionnement. Pas de bondieuseries.

Anna s'approcha d'une étagère centrale. Elle ne tremblait plus. La présence des livres, même dans cet état d'urgence absolue, lui rendait une dignité glacée. Elle cherchait un volume spécifique : une édition de la Vulgate de 1612, reliée en peau de truie retournée, reconnaissable à une petite marque de fer rouge sur le mors. Ses doigts effleurèrent les dos, sentant le grain du papier sous les couvertures, la rugosité du vellum, la finesse des dorures à la feuille. Elle s'arrêta.

— Le savoir ne se cache jamais là où on l'attend, Major. Meyer était un bibliophile pervers. Il savait que dans ce pays, on brûle les livres de science et de philosophie, mais qu'on hésite encore devant les Écritures.

Elle saisit le volume. Il était anormalement lourd. Elle le posa sur la table de travail, sous le halo de la lampe à acétylène. Sokolov s'approcha, sa main droite crispée sur la

crosse de son pistolet Tokarev, comme s'il s'attendait à ce que le livre l'attaque. Anna ouvrit l'ouvrage. Les premières pages étaient authentiques : du papier de chiffon, des lettrines enluminées, une odeur de temps arrêté. Mais en arrivant au milieu du Livre d'Isaïe, la texture changea.

Le papier devint d'une finesse extrême, presque transparent, d'une blancheur chirurgicale qui n'avait rien de naturel pour un livre vieux de trois siècles. C'était du papier de riz industriel, de celui qu'on utilise pour les messages cryptés. Anna sortit un scalpel de sa poche et, d'un geste d'une précision de neurochirurgien, elle incisa la charnière intérieure de la reliure. À l'intérieur du dos creux, dissimulées entre le carton et le cuir, des fiches de celluloid glissèrent sur la table.

— Voilà vos clés, Major. Le Protocole Mnémosyne.

Sokolov s'empara des fiches. Il les approcha de la lumière. Ce qu'il vit le fit pâlir sous la crasse qui lui recouvrait le visage. Ce n'étaient pas des listes de noms. C'étaient des diagrammes de cerveaux humains, divisés en zones numérotées, avec des annotations sur les dosages de scopolamine et les fréquences d'électrochocs nécessaires pour effacer la volonté sans détruire les fonctions motrices. Le texte, rédigé dans une minuscule écriture gothique serrée, détaillait comment reconstruire une personnalité à partir du néant, comment injecter des souvenirs factices dans les interstices d'une mémoire brisée.

— Ils ont réussi, murmura Sokolov. Les rapports parlaient d'expériences à Dachau, mais ceci... c'est la méthode globale. On peut transformer une armée entière en automates. On peut faire oublier à un peuple qu'il a jamais été libre.

Anna regardait les schémas avec une horreur lucide. Elle voyait l'aboutissement de douze ans de silence, de chaque fois où elle avait baissé les yeux devant les autodafés, de chaque fois où elle avait classé des rapports de "disparition" sans poser de questions. Elle n'était pas seulement une archiviste ; elle était la gardienne de la boîte

de Pandore.

— Vous ne pouvez pas emporter ça, dit-elle d'une voix qui ne tremblait pas. Ni vous, ni les vôtres, ni ceux qui attendent de l'autre côté du front.

Sokolov releva les yeux vers elle. Son regard était vide, celui d'un homme qui a vu trop de fosses communes en Ukraine pour croire encore à la morale.

— Keller, vous ne comprenez pas. Avec ça, je n'achète pas seulement ma vie. J'achète ma sécurité pour les trente prochaines années. Les Américains me donneront une maison en Virginie, un nouveau nom, une existence où je ne me réveillerais pas chaque matin en attendant le coup de feu dans la nuque. Staline ferait de moi un dieu, ou un cadavre de plus. Mais je préfère la Virginie.

— Et le monde ? demanda-t-elle en désignant les bibles. Le monde que vous allez créer avec ces pages ? Vous pensez que les Américains sont différents ? S'ils possèdent le moyen de réécrire l'âme humaine, ils l'utiliseront. C'est l'arme absolue, plus terrifiante que n'importe quelle bombe.

Elle posa sa main sur une autre bible, une édition massive avec des fermoirs en cuivre. Elle savait qu'il y en avait six autres. Six volumes pour les six étapes du protocole. La "Clavicule de la Mémoire", la "Distorsion du Temps", la "Suture de l'Identité"... Meyer avait tout crypté dans ces textes sacrés.

Sokolov rangea les fiches de celluloid dans sa vareuse.

— Donnez-moi les autres, Keller. Immédiatement.

— Pourquoi ? Pour que le NKVD apprenne à purger les esprits comme ils ont purgé les corps ? Ou pour que vos nouveaux maîtres apprennent à rendre la soumission invisible ? Regardez-vous, Major. Vous êtes déjà le produit de ce système. Vous n'êtes

plus un homme, vous n'êtes qu'une fonction qui cherche à se perpétuer.

D'un geste brusque, elle renversa la lampe-tempête sur la table. Le pétrole se répandit instantanément sur les pages de la Vulgate. Une flamme bleue lécha le papier de riz. Sokolov hurla et se jeta en avant, essayant d'étouffer le feu avec ses mains nues.

— Espèce de folle !

Il la frappa au visage, un coup sec qui l'envoya rouler contre les rayonnages. Anna sentit le goût du fer dans sa bouche, mais elle ne cria pas. Elle regarda les flammes orange grimper le long des reliures. Le bois de cèdre des étagères, sec depuis des décennies, s'enflamma avec une rapidité féroce. Sokolov tentait d'arracher les bibles au brasier, se brûlant les paumes. Il parvint à en extraire deux, mais les fermoirs étaient brûlants et le feu s'engouffrait déjà dans les dos creux, dévorant le celluloid qui dégageait une fumée noire et âcre. L'air devint irrespirable. La pièce, conçue pour être hermétique afin de préserver les livres, se transformait en un four crématoire.

— Ils sont perdus, Sokolov ! cria-t-elle à travers le crépitement. Ils brûlent ! L'histoire vous échappe !

Le Major se tourna vers elle, le visage déformé par la rage. Ses mains étaient rouges, boursouflées. Il leva son arme. À cet instant, il n'était plus question de protocole. Il ne voyait en elle que l'obstacle, l'archiviste qui venait d'annihiler son unique chance de rédemption.

— Je vais vous tuer ici, Keller. Vous et vos livres de merde.

— Faites-le, répondit-elle en se relevant péniblement, s'appuyant contre le montant d'une étagère qui commençait à roussir. Mais regardez autour de vous. Le feu se propage par les conduits d'aération. Dans dix minutes, cette pièce sera scellée par l'effondrement du plafond. Si vous restez pour me tuer, vous restez pour mourir.

Un craquement sinistre retentit au-dessus d'eux. La pression de la chaleur faisait éclater les briques. Des morceaux de plâtre tombaient comme de la neige grise sur le sol jonché de pages calcinées. Sokolov hésita. Son instinct de survie, ce mécanisme qu'aucune idéologie n'avait réussi à briser, reprit le dessus. Il jeta un dernier regard de haine vers le brasier où les "Clavicules" de Meyer se tordaient comme des membres vivants, puis il se détourna vers la porte de fer.

Il s'enfuit dans le tunnel, abandonnant Anna au milieu de son sanctuaire en feu.

Elle resta seule. La chaleur était devenue une présence solide, une étreinte qui lui rendait presque le sentiment de la vie. Elle s'approcha de la table de travail. Il restait un volume, une petite bible de voyage que le feu n'avait pas encore atteinte. Elle l'ouvrit. C'était une édition simple, sans secret, sans protocole caché. Juste des mots sur du vieux papier jauni. Elle s'assit par terre, le dos contre le bois chaud. Ses mains ne tremblaient plus du tout. Pour la première fois depuis qu'elle avait prêté serment au service des archives du Reich, elle n'avait plus rien à cacher, plus rien à classer, plus rien à falsifier. Le grain du papier sous ses doigts était la seule réalité qui comptait. Le savoir n'était pas fait pour être possédé. Il était fait pour être transmis, ou pour être détruit quand il devenait un poison.

Dehors, le fracas des obus de 122 mm saluait la fin d'un monde. Ici, dans la chambre des ombres, Anna Keller ferma les yeux. La fumée devenait plus dense, un linceul gris qui effaçait les contours des étagères. Elle inspira profondément l'odeur du papier brûlé, une odeur qui lui rappelait les bibliothèques de son enfance, avant que les mots ne deviennent des armes. Elle ne chercha pas à fuir. Elle avait clos le dernier dossier. Le silence qui s'installait n'était plus celui de la peur, mais celui d'une archive enfin complète, dont la dernière page venait de se consumer.

Quand le plafond s'effondra enfin, emportant avec lui les secrets du Protocole Mnémosyne, le fracas ne fut qu'un écho de plus dans le chaos de Berlin. Sous les

ruines de la Staatsbibliothek, l'histoire reprenait ses droits, là où le papier ne garde plus aucune trace, là où seule la cendre témoigne de ce que l'homme a voulu faire de l'homme. La ville au-dessus d'elle continuait de hurler, mais pour Anna, le grain du papier s'était enfin effacé, laissant place à la pureté du néant.

Chapitre 10

Le prix de la défection

La poussière stagnante de la Bibliothèque d'État ne ressemblait à aucune autre. Ce n'était pas la terre grise qui recouvrait les cadavres dans les jardins de la Chancellerie, ni le plâtre pulvérisé qui transformait les rues de Berlin en un paysage lunaire. Ici, dans les entrailles du bâtiment, l'air charriait des particules de cuir séché, de colle animale et de pâte à papier décomposée par des décennies d'ombre. Anna Keller respirait ce cimetière de l'esprit à travers un mouchoir élimé, ses poumons brûlant à chaque inspiration. Ses doigts, dont les articulations ressortaient comme des nœuds sur du bois sec, effleuraient le carton bouilli des boîtes d'archives. Elle ne tremblait pas seulement de froid, malgré les trois épaisseurs de laine rapiécée qu'elle portait sous son manteau ; c'était la faim, cette vrille lancinante qui lui rongeaient l'estomac depuis la reddition, qui rendait ses gestes incertains.

À quelques pas d'elle, le major Viktor Sokolov déplaça sa lampe-tempête. Le faisceau jaune, saturé de particules en suspension, balaya les rayonnages métalliques qui s'enfonçaient dans les ténèbres. L'officier du NKVD ne portait pas sa vareuse avec la raideur des défilés de la Place Rouge. Son uniforme était taché de graisse de moteur et imprégné de l'odeur de tabac de makhorka, une effluve âcre qui semblait coller à sa peau comme une seconde identité. Pour lui, ces milliers de volumes n'étaient que des décombres supplémentaires, une couche de détritiques qu'il fallait déblayer pour atteindre la seule chose qui justifiait sa présence dans ce trou à rats alors que ses camarades fêtaient la victoire à grand renfort de vodka dans les étages supérieurs.

— Le dossier Mnémosyne, Keller. On ne va pas y passer la nuit. Les générateurs du secteur vont lâcher, et je n'ai aucune envie de tâtonner dans ce labyrinthe avec vos

fantômes.

Sa voix était basse, rocailleuse, marquée par l'accent des plaines d'Ukraine. Sokolov ne criait jamais. Il n'en avait pas besoin. L'autorité émanait de la manière dont il dégageait son holster de sa hanche pour s'asseoir sur un coin de table, un geste qui rappelait à Anna qu'à tout instant, il restait le maître de sa respiration.

Anna désigna une caisse en bois renforcée de fer blanc, isolée au fond d'une alcôve. Elle n'avait pas besoin de consulter les registres qu'elle avait passés douze ans à tenir. Chaque emplacement, chaque code, chaque interdiction était gravé dans sa mémoire avec la précision d'un instrument de torture. Elle s'approcha, ses chaussures dont les semelles de carton se détachaient claquant sur le béton humide. Elle souleva le couvercle. Une odeur de naphthaline et d'ozone s'en échappa. À l'intérieur, des chemises cartonnées de couleur chamois, frappées du tampon « Geheime Reichssache » — Secret d'État.

Sokolov s'approcha, la lampe à la main. Le reflet de la flamme dans ses yeux sombres leur donnait une lueur de métal fondu. Il tendit une main gantée et saisit le premier dossier. Anna observa le cuir du gant, usé aux phalanges, et la manière dont il manipulait les documents sans aucune précaution. Pour lui, ce n'était pas de l'histoire, c'était du carburant.

— Voilà donc la grande œuvre de vos savants, murmura-t-il en feuilletant les pages couvertes de diagrammes, de listes de noms et de transcriptions d'interrogatoires. Le conditionnement psychologique total. Ils ont passé des années à chercher comment vider un homme de son âme pour y couler du plomb à la place.

— Ils appelaient cela la « restructuration mnésique », corrigea Anna d'une voix blanche. Le savoir ne meurt pas avec ceux qui le découvrent, Major. C'est ce qui m'effraie.

Sokolov s'arrêta sur une photographie agrafée à un rapport. Elle montrait un sujet de test, un homme dont les yeux étaient maintenus ouverts par des écarteurs métalliques, le visage baigné d'une sueur qui brillait sous le flash de l'époque. Le Major eut un rictus. Il connaissait ce regard. Il l'avait vu dans les caves de la Loubianka sur le visage de ses propres amis avant qu'il ne signe l'ordre de leur exécution. C'était le regard de celui qui n'appartient plus au genre humain.

— Vos maîtres étaient des artisans, Keller. Mais ils ont échoué. On ne restructure pas un esprit, on le brise. C'est plus simple, et les résultats sont les mêmes.

Il referma le dossier avec un claquement sec qui résonna dans le silence oppressant du sous-sol. Au-dessus d'eux, une vibration sourde fit trembler les murs. Un obus attardé ou l'effondrement d'un immeuble voisin. Des miettes de plâtre tombèrent sur les épaules d'Anna. Elle ne cilla pas.

— Pourquoi vous, Major ? demanda-t-elle soudain. Pourquoi n'avez-vous pas ramené ces documents au quartier général de Karlshorst ? Vos supérieurs vous couvriraient de médailles. Vous seriez le héros qui a rapporté à Staline la clé de l'obéissance absolue.

Sokolov se tourna vers elle. Dans la pénombre, sa silhouette massive semblait absorber la lumière. Il ne répondit pas tout de suite. Il sortit un étui à cigarettes en argent, un trophée de guerre sans doute, et en alluma une avec un geste d'une lenteur calculée. La fumée bleue s'enroula autour de la lampe.

— Les médailles ne protègent pas des balles dans la nuque, finit-il par dire. En Ukraine, en 38, j'ai vu des héros de l'Union être jetés dans des fosses communes avec leurs décorations encore épinglées sur la poitrine. Le Parti n'aime pas ceux qui en savent trop sur ses propres désirs. Si je ramène Mnémosyne à Moscou, je deviens le gardien d'un secret trop lourd. Et les gardiens finissent toujours par être enterrés avec le trésor.

Anna sentit un froid plus vif que celui de la cave lui enserrer le cœur. Elle comprit alors que l'homme en face d'elle ne servait plus aucune cause. Il était dans cet état de pureté sauvage qu'est la survie absolue.

— Vous n'allez pas les livrer, n'est-ce pas ?

Sokolov sourit. Ce n'était pas un sourire de bienveillance, mais celui d'un joueur qui abat ses cartes devant un adversaire déjà ruiné.

— Je vais les échanger, Keller. Les Américains ont des villes qui ne sont pas en ruines. Ils ont de la viande, du savon, et ils ont cette étrange fascination pour tout ce qui peut les aider à gagner la prochaine guerre sans avoir à sacrifier dix millions de paysans. Ils veulent Mnémosyne. Ils veulent savoir comment vos docteurs nazis arrivaient à faire oublier leur propre nom à des prisonniers en trois jours.

— Vous voulez leur donner les moyens de transformer le monde en un asile ?
s'insurgea Anna, sa voix montant d'un ton, brisant le protocole de soumission qu'elle s'était imposé. Ces documents sont un poison. Ils n'auraient jamais dû être écrits. J'ai passé ma vie à classer l'horreur, à mettre des étiquettes sur la folie. Je pensais que l'incendie de Berlin allait tout effacer.

Sokolov se leva. Il dominait Anna de toute sa stature. Il fit un pas vers elle, et elle recula jusqu'à ce que son dos heurte l'étagère métallique. Le métal froid transperça ses vêtements.

— Recommencer ? Vous êtes une enfant, Keller. Le monde ne recommence jamais. Il change de propriétaire, c'est tout. Regardez-vous. Vous mourez de faim. Vos mains tremblent tellement que vous ne pourriez pas tenir une fourchette si je vous en offrais une. Et pourquoi ? Pour une morale qui n'existe plus ?

Il saisit son menton d'une main ferme. Ses doigts sentaient le tabac et le cuir froid.

Anna fut forcée de plonger son regard dans le sien.

— J'ai passé ma vie à obéir à des fous qui parlaient de l'avenir radieux de l'humanité, reprit Sokolov d'un murmure tranchant. J'ai vu la famine que nous avons créée, j'ai entendu les cris dans les couloirs du NKVD. Tout cela au nom de l'Idée. Je n'ai plus d'Idée, Keller. J'ai juste une furieuse envie de dormir dans des draps propres. Mnémosyne est mon passeport. C'est le prix de ma défection. Et vous, vous allez m'aider à sortir tout cela d'ici.

— Je ne peux pas, murmura-t-elle, les larmes lui piquant les yeux pour la première fois. Je ne peux pas être complice de cela. Pas encore une fois. J'ai gardé le silence pendant douze ans. J'ai vu les convois partir, j'ai vu les noms disparaître des registres. Je n'ai rien dit. J'ai classé. Mais si je vous laisse faire, je serai celle qui a transmis le fouet.

Sokolov la lâcha brusquement, comme si sa résistance l'ennuyait. Il retourna vers la caisse et commença à empiler les dossiers dans un sac de toile.

— Vous parlez comme si vous aviez le choix. Le choix est un luxe de civil, et il n'y a plus de civils à Berlin. Il n'y a que des vainqueurs et des débris. Vous faites partie des débris, Anna. Si vous ne m'aidez pas, je vous laisse ici. Sans lumière, sans nourriture, avec les patrouilles qui cherchent des femmes pour fêter la prise du Reichstag. Vous savez ce qu'ils font aux archivistes du Reich, n'est-ce pas ?

Anna se laissa glisser le long du rayonnage. Le sol était humide, une flaque d'eau d'infiltration imprégnait sa jupe. Elle regarda ses mains, ces mains vides qui n'avaient jamais rien créé, qui n'avaient fait que trier les cendres des autres. Elle se rappela le visage de son père, un vieil instituteur qui croyait que la culture était un rempart contre la barbarie. Il était mort en 1934, peu après que les premiers autodafés eurent illuminé les places publiques. Il avait eu de la chance.

— Vous n'êtes pas un monstre, Major, dit-elle doucement. Vous êtes juste fatigué. Comme nous tous.

Sokolov s'arrêta, un dossier à la main. Il le regarda, puis le jeta dans le sac.

— Je suis pire qu'un monstre, Keller. Je suis un homme qui a compris que la vérité n'a aucune valeur marchande. Seule l'utilité compte. Et ces papiers sont très utiles. Ils expliquent comment supprimer la culpabilité, comment faire en sorte qu'un bourreau dorme comme un bébé après sa journée de travail. Les Américains vont adorer ça. Ils appelleront ça de la psychologie appliquée ou de la sécurité nationale, mais c'est la même merde.

Il se tourna vers elle, son sac sur l'épaule.

— Alors, qu'est-ce que ce sera ? Vous voulez votre rédemption dans une tombe de briques, ou vous voulez vivre assez longtemps pour voir que le monde ne mérite pas votre sacrifice ?

Anna Keller leva les yeux vers le plafond de béton. Elle entendait maintenant le bourdonnement lointain des avions, une plainte mécanique qui semblait ne jamais vouloir cesser. Elle repensa au protocole Mnémosyne. Ce n'étaient pas que des mots. C'étaient des méthodes. Des fréquences sonores pour induire la terreur, des combinaisons de drogues pour liquéfier la volonté. Elle avait lu les notes de bas de page. Elle savait que les « sujets » étaient des hommes et des femmes qu'elle avait peut-être croisés dans les couloirs de la bibliothèque.

Elle se redressa lentement, s'appuyant sur ses genoux qui craquaient. La faim lui donnait des vertiges.

— Vous ne comprenez pas, Sokolov. Si je vous aide, je ne vis pas. Je ne fais que prolonger l'agonie de ce que je suis.

— Les morts ne font pas de longs discours, Keller. Ils pourrissent. C'est tout.

Il lui tendit la lampe.

— Portez ça. On sort par les conduits de ventilation du secteur sud. J'ai un contact près de la porte de Brandebourg à l'aube. Un officier de liaison américain qui aime les souvenirs de guerre.

Anna prit la lampe. Le métal était chaud contre sa paume glacée. Elle regarda l'obscurité qui les entourait, cette masse de connaissances inutiles, ce savoir qui n'avait sauvé personne. Elle sentit une résolution étrange, une force qui ne venait pas de ses muscles atrophiés, mais de la certitude que tout devait finir ici. Elle ne cherchait pas l'héroïsme. Elle cherchait le silence.

— Je vais vous montrer le chemin, dit-elle. Mais vous devrez porter le sac vous-même. Il est trop lourd pour moi.

Sokolov eut un petit rire sec.

— C'est le poids du futur, archiviste. On s'y habitue.

Ils commencèrent à marcher dans les couloirs étroits. Le faisceau de la lampe dansait sur les dos des livres, créant des ombres gigantesques qui semblaient les poursuivre. Anna ouvrait la marche, sa silhouette frêle projetée contre les murs comme un insecte pris dans une toile. Elle connaissait chaque recoin. Elle savait aussi que le secteur sud était celui où les conduites de gaz n'avaient pas été totalement vidées après le bombardement de mars.

Sokolov marchait derrière elle, le sac de toile frottant contre sa cuisse avec un bruit de papier froissé. Il ne voyait pas le visage d'Anna. Il ne voyait que son dos courbé, sa

soumission apparente. Il croyait avoir gagné, parce qu'il croyait que tout le monde, au fond, possédait sa propre limite de rupture.

Ils arrivèrent devant une lourde porte blindée, marquée d'un cercle rouge. L'air ici était plus lourd, chargé d'une odeur chimique de soufre.

— C'est ici, dit Anna. Derrière cette porte, le tunnel mène directement aux caves de l'ambassade.

Sokolov posa son sac au sol pour manipuler le levier de la porte. Il dut y mettre tout son poids. Les gonds gémirent, une plainte de métal rouillé qui déchira le silence.

— Allez, passez devant, ordonna-t-il.

Anna entra dans la pièce suivante. C'était une petite salle de contrôle, remplie de cadrans brisés et de tuyauteries complexes. Au centre, une table de travail où restaient encore quelques volumes oubliés.

— Vous savez ce qui est ironique, Major ? demanda-t-elle sans se retourner. Mnémosyne était le nom de la déesse de la mémoire. Mais ces documents ne servent qu'à oublier. À faire oublier l'humanité en nous.

Elle posa la lampe sur la table de travail, près d'un tas de chiffons huileux et de vieux journaux de propagande. Elle vit Sokolov ramasser son sac, ses yeux déjà tournés vers la sortie, vers cet ailleurs qu'il avait imaginé.

— Le monde n'a pas besoin de mémoire, Keller, dit-il en franchissant le seuil. Il a besoin d'efficacité. Les gens préfèrent qu'on leur dise quoi penser plutôt que de se souvenir de ce qu'ils ont ressenti.

Il s'arrêta, remarquant qu'elle ne bougeait pas.

— Qu'est-ce que vous faites ? Venez.

Anna Keller regarda la petite bible de voyage posée sur le coin de la table, le seul livre ici qui n'était pas un rapport de test. Elle pensa à la chaleur. Pas la chaleur de la vie, mais celle qui purifie, celle qui réduit tout à l'égalité de la cendre.

— Je reste ici, Major. Quelqu'un doit s'assurer que les archives sont complètes.

Elle renversa la lampe-tempête d'un geste brusque. Le verre se brisa. Le pétrole se répandit instantanément sur les journaux secs et sur les chiffons. Une flamme orange s'éleva avec un sifflement joyeux. Sokolov jura et fit un pas vers elle, mais le feu, nourri par les vapeurs de gaz qui stagnaient près du sol, monta en un rideau ardent entre eux.

— Espèce de folle ! Hurla-t-il. Vous allez tout brûler !

— C'est le but, Major ! Répondit-elle, sa voix pour la première fois ferme. Rien ne sortira d'ici ! Ni pour Staline, ni pour vos draps propres !

Le Major regarda son sac, puis les flammes qui commençaient à lécher les rayonnages. Son instinct de survie reprit le dessus. Il vit le feu se propager vers les conduits d'aération. Il savait ce qui allait suivre. L'explosion, l'effondrement.

Il jeta un dernier regard de haine vers la silhouette d'Anna, immobile de l'autre côté du brasier, puis il se détourna vers la porte de fer. Il s'enfuit dans le tunnel, abandonnant l'archiviste à son sanctuaire de feu.

Anna resta seule. La chaleur était devenue une présence solide, une étreinte qui lui rendait presque le sentiment de la vie. Elle s'assit par terre, le dos contre le bois chaud de la table. Ses mains ne tremblaient plus du tout. Pour la première fois depuis qu'elle

avait prêté serment, elle n'avait plus rien à cacher, plus rien à classer. Le grain du papier qui se consumait autour d'elle était la seule réalité qui comptait. Elle ferma les yeux, bercée par le grondement des décombres qui se rapprochait, le bruit d'une histoire qui se refermait enfin sur elle-même.

Chapitre 11

L'encerclement

Le grondement des moteurs GAZ-AA monta de l'Unter den Linden comme une marée de fer et de suie. Sokolov s'immobilisa, la main suspendue à mi-chemin de son étui de cuir huilé. Ce n'était pas le bourdonnement désordonné des unités de ligne qui pillaient les caves à vin, mais le râle sec, discipliné, des camions du Directoire. Il reconnut le rythme des changements de rapports, cette manière précise qu'avaient les chauffeurs du NKVD de ranger les véhicules en épi pour couvrir chaque angle de tir. Ils ne venaient pas pour les livres. Ils venaient pour le Major.

— Ils sont là, murmura-t-il.

Anna Keller ne répondit pas. Elle était accroupie contre un rayonnage de chêne fendu, ses doigts grisâtres serrant les pans d'un manteau de laine bouillie trop grand pour son corps décharné. Ses yeux restaient fixés sur la poussière qui dansait dans un rai de lumière grise tombant de la coupole éventrée. Pour elle, le danger n'avait plus de visage ; il était une condition climatique, une pression atmosphérique permanente depuis 1933. L'uniforme de Sokolov, avec ses pattes d'épaules pourpres et son insigne au bouclier et à l'épée, n'était qu'une nuance supplémentaire de la menace.

Le Major s'approcha de la fenêtre béante, évitant les éclats de verre qui jonchaient le sol comme des diamants sales. En bas, dans la cour d'honneur jonchée de carcasses de chevaux et de débris de maçonnerie, des silhouettes en capotes sombres sautaient des plateaux. Les casquettes à calotte bleue se déployaient avec une efficacité de prédateurs. Ils prenaient position derrière les barricades de sacs de sable abandonnées par la Volkssturm. Un officier, une silhouette mince dont la canne brillait d'un éclat métallique, désigna l'entrée principale du bâtiment.

— Ils bouclent le périmètre par le nord et l'est, reprit Sokolov d'un ton froid, évaluant la situation comme une panne mécanique. Ils savent que je suis ici. Quelqu'un a parlé à la section de liaison.

Il se tourna vers l'archiviste. Sa main se crispa sur la poignée de son pistolet Tokarev. Un instant, l'idée de l'abattre ici, au milieu des poèmes de Goethe et des traités de théologie, lui traversa l'esprit. Un témoin de moins. Une bouche inutile. Mais elle seule connaissait la topographie des entrailles. Sans elle, il errerait dans les galeries de service jusqu'à ce que les sections d'assaut le débusquent à coups de grenades incendiaires.

— Le sous-sol C, Keller. Par où ?

— L'escalier de service derrière le département des manuscrits orientaux, répondit-elle d'un filet de voix. Mais le plafond s'est effondré au deuxième jour des bombardements. Il faut sortir par la cour intérieure. Traverser les jardins jusqu'à la trappe de ventilation de la chaufferie.

Sokolov jeta un regard vers l'extérieur. La cour intérieure était un entonnoir de gravats de cinquante mètres de large, surplombé par les ailes dévastées de la bibliothèque. Un no man's land de poussière de brique et de papier calciné. Un paradis pour les tireurs d'élite. Il savait que ses anciens collègues n'hésiteraient pas. Le Major était une cible prioritaire, une fuite de renseignements vivante qu'il fallait boucher au plomb.

— Ramassez vos affaires. Si vous traînez, je vous laisse.

Anna se leva avec une lenteur douloureuse. Ses articulations craquèrent, un son sec dans le silence oppressant de la salle de lecture. Elle n'emporta qu'une petite sacoche de toile contenant quelques croûtes de pain noir et une clef de bronze, lourde, qu'elle

pressait contre son sternum comme un talisman. Elle passa devant lui, l'odeur de la faim et du savon rance flottant dans son sillage. Sokolov nota la cambrure de son dos, cette soumission apprise sous les coups d'une décennie de peur. Elle ne le craignait pas plus que les autres ; elle craignait simplement la fin de l'existence.

Ils s'engagèrent dans le couloir. Le sol était tapissé de fiches cartonnées, le catalogue de la pensée humaine dispersé par le souffle des explosions. Le Major marchait sur les noms de philosophes et de savants, le cuir de ses bottes produisant un crissement régulier. Anna, elle, contournait les débris. Elle évitait de piétiner les restes des livres, une habitude de sacristaine que même l'apocalypse nazi n'avait pu effacer.

Au bout du corridor, une porte de fer tordue donnait sur le vide. Le vent de mai, chargé d'une odeur de suie froide et de décomposition sucrée, s'engouffra dans la pièce. Sokolov plaqua son dos contre le mur, scrutant les fenêtres de l'aile opposée. Rien ne bougeait, mais il sentait le poids des optiques sur sa nuque.

— Là-bas, indiqua Anna en pointant un monticule de briques rouges au milieu de la cour. Si nous restons derrière les décombres de la statue de Frédéric-Guillaume, ils ne pourront pas nous ajuster depuis les toits.

Sokolov acquiesça. Il saisit le bras d'Anna, ses doigts s'enfonçant dans la chair maigre à travers le manteau.

— À mon signal. Vous courez. Ne regardez pas derrière vous. Si vous tombez, je ne reviendrai pas.

— Je sais, Major. Vous me l'avez déjà dit.

Ils s'élancèrent. Le monde devint une succession de sensations brutes : le choc des talons sur les moellons instables, le sifflement de l'air dans les poumons brûlés par la poussière de plâtre. Ils atteignirent le premier tas de gravats au moment où le coup de

feu claqua. Ce ne fut qu'un "clac" sec, suivi instantanément du sifflement d'une balle ricochant sur le marbre décapité d'une cariatide.

— À terre !

Il poussa Anna dans un trou d'obus. Elle tomba lourdement dans la terre meuble et noire. Le Major s'écrasa à côté d'elle, son arme tendue. En face, au troisième étage de l'aile ouest, une mince fumée bleue se dissipait. Un sniper de la garde. Sokolov sentit une goutte de sueur couler le long de sa tempe, traçant un sillon clair dans la crasse de son visage. Il connaissait ce tireur. C'était probablement le sergent Kozlov, un homme capable de loger une balle dans un œil à quatre cents mètres avec un Mosin-Nagant mal réglé.

— Il nous attend, souffla Sokolov. Il sait qu'on doit passer par là.

Anna souleva la tête, ses cheveux gris collés à son front par l'humidité du cratère. Elle fixait une main de bronze arrachée à une statue, pointant le ciel avec une ironie muette.

— Il y a un conduit de service, dit-elle entre deux inspirations sifflantes. Sous la pile de bois brûlé. C'était pour l'évacuation des cendres de la vieille chaufferie. Si on rampe, on peut rejoindre le collecteur.

Sokolov évalua la distance. Dix mètres à découvert. Une éternité sous l'œil de Kozlov. Il regarda Anna. Elle tremblait, mais ses yeux étaient d'une clarté effrayante. Ce n'était pas le courage des héros, mais celui des condamnés qui n'ont plus de place où se cacher.

— Allez-y. Je vais le forcer à baisser la tête.

Le Major se redressa brusquement et vida la moitié de son chargeur vers la fenêtre du

troisième étage. Les détonations de la Tokarev tonnèrent dans la cour close. Profitant de la diversion, Anna s'extirpa du cratère. Elle ne courait pas, elle rampait avec une agilité de rat, se fondant dans les ombres des poutres calcinées. Une balle frappa le sol à quelques centimètres de sa cheville, projetant des éclats de pierre, mais elle ne s'arrêta pas. Elle disparut sous un amas de charpente noircie.

Sokolov attendit. Le sniper ne tirait plus, économisant ses munitions. Le Major sentit le froid du sol pénétrer son uniforme. Il pensa à Moscou, aux bureaux chauffés de la Loubianka, au thé servi dans des verres à monture d'argent. Tout cela appartenait à une autre vie, à un homme qui n'avait pas encore compris que la loyauté était une monnaie dévaluée. Ici, dans les ruines de Berlin, il n'était plus qu'un déserteur traqué par les fantômes de son propre système.

Il se jeta en avant, zigzagant entre les blocs de granit. Une balle déchira la manche de sa veste, brûlant la peau de son épaule. Il plongea sous la charpente, rejoignant Anna dans l'obscurité étouffante du conduit de service.

L'air y était saturé de suie ancienne et d'humidité. C'était un tunnel étroit, circulaire, où l'on ne progressait qu'à quatre pattes. Anna s'enfonçait déjà dans les ténèbres, le frottement de son manteau contre le métal rouillé indiquant le chemin.

— Suivez-moi, murmura-t-elle. On est sous le bâtiment C.

Ils rampèrent pendant ce qui sembla être des heures. La notion de temps s'effaçait derrière l'effort et l'oppression du béton. Sokolov sentait le poids des tonnes de décombres au-dessus de sa nuque. Finalement, Anna s'arrêta. Elle poussa une grille de fonte qui céda dans un grincement d'agonie. Ils débouchèrent dans une pièce vaste, plongée dans une obscurité presque totale. L'air y était plus froid, plus dense, imprégné de l'odeur caractéristique du vieux papier : ce parfum de vanille et de moisissure noble.

Le Major alluma sa lampe-tempête. La flamme vacillante révéla des rangées infinies d'étagères métalliques s'étendant vers le fond de la salle. Ici, les murs étaient épais de deux mètres. Les bruits de la guerre n'étaient plus qu'un murmure irréel.

— Le sous-sol C, annonça Anna. Le sanctuaire des archives interdites.

Elle se tenait droite maintenant. La peur servile avait laissé place à une détermination solennelle. Elle était dans son domaine. Sokolov s'approcha d'une table de tri. Sur le plateau de bois sombre, des dossiers s'empilaient, frappés de sceaux de cire rouge et de mentions en lettres gothiques. Il en ouvrit un. Des graphiques, des listes de noms, des comptes rendus d'expériences sur la privation sensorielle. Le "Protocole Mnémosyne".

— Regardez ces dates, dit-il en désignant une colonne de chiffres. Ils ont continué les tests même quand nos troupes étaient sur l'Oder. Ils classaient les résultats pendant que les enfants creusaient des tranchées dans les parcs.

Anna s'approcha, sa main effleurant le papier jauni avec une sorte de révérence dégoûtée.

— Ils ne voulaient pas gagner la guerre, Major. Ils voulaient s'assurer que celui qui la gagnerait hériterait de leurs méthodes. Ils savaient que l'acier ne suffit pas à tenir un peuple. Il faut posséder sa mémoire. Sa capacité à se souvenir de qui il est.

Sokolov la regarda. Il comprit alors que cette femme n'était pas seulement une archiviste brisée. Elle était la gardienne d'un poison qu'elle ne voulait laisser à personne.

— Où est la liste originale ? Les agents d'influence ?

Anna désigna une porte blindée au fond de la salle. Une paroi lisse, sans poignée,

munie seulement d'une fente étroite et d'un cadran de combinaison.

— Derrière. Mais vous n'avez pas le code, Major. Et moi non plus.

Sokolov sourit cruellement. Il sortit de sa poche une petite sacoche de cuir contenant quelques bâtons de dynamite et des détonateurs volés dans un dépôt de pionniers.

— La bureaucratie a ses limites, Keller. La mienne commence ici.

Il commença à poser les charges contre les gonds de la porte. Anna le regardait faire, immobile. Elle semblait écouter quelque chose. Le Major s'arrêta, un détonateur à la main. Il l'entendit aussi.

Un bruit de pas. Régulier. Lourd. Plusieurs hommes marchaient dans le couloir de service. Le NKVD avait trouvé l'entrée du conduit. Le temps de la fuite était terminé. Les prédateurs entraient dans le sanctuaire.

— Dépêchez-vous, dit Anna d'une voix qui ne tremblait plus. Ils ne feront pas de prisonniers.

Sokolov fixa le dernier détonateur. Son destin, celui d'Anna, et les secrets contenus dans cette pièce étaient désormais liés par la mèche courte qu'il s'appêtait à enflammer. Dans l'air saturé de poussière, l'odeur de la suie devenait plus âcre, comme si le passé lui-même se préparait à brûler.

Le Major craqua une allumette. La flamme était minuscule, mais elle suffisait à éclairer le visage d'Anna, qui attendait, le dos contre les rayonnages.

— Reculez, Keller. Ça va secouer.

Elle ne bougea pas d'un pouce. Elle se contenta de fermer les yeux, tandis que le

sifflement de la mèche entamait son décompte final, une plainte ténue qui couvrait presque le bruit des bottes russes qui résonnaient désormais juste de l'autre côté de la paroi. Le siège était terminé. L'épuration commençait.

Chapitre 12

La chair et l'encre

La détonation ne fut pas le fracas héroïque des canons de 88 qui pilonnaient encore les faubourgs, mais un craquement sec, sourd, compressé par l'épaisseur des voûtes de pierre. Un souffle de poussière grise, épaisse comme une purée de plâtre, recouvrit instantanément les deux silhouettes. Anna se tassa contre les rayonnages, les mains plaquées sur ses oreilles, les yeux scellés par la peur et la suie. Le silence qui suivit fut pire que l'explosion ; il était peuplé par le sifflement strident de ses tympans agressés et le cliquetis des débris qui retombaient sur le sol de linoléum.

Sokolov n'attendit pas que le nuage se dissipe. Il toussa, un râle guttural qui fit remonter la crasse de ses poumons de soldat, et poussa le battant de fer qui ne tenait plus que par un gond tordu. Le métal racla la dalle avec un gémissement strident. Anna finit par ouvrir les paupières. À travers le voile grisâtre que sa lampe-tempête peinait à percer, elle vit le Major s'engouffrer dans l'obscurité de la pièce interdite. Elle le suivit, les jambes flageolantes, le cœur cognant contre ses côtes avec une régularité douloureuse.

Ce n'était pas un bureau. Ce n'était pas non plus l'une de ces réserves climatisées où l'on conservait les incunables. L'air y était différent, saturé d'une odeur de phénol, d'ozone et d'un relent métallique qui lui retourna l'estomac avant même qu'elle ne comprenne.

— Ne restez pas dans mes pattes, Keller, grogna Sokolov sans se retourner.

Il balaya la pièce avec son faisceau lumineux. La lumière accrocha d'abord des dossiers empilés avec une rigueur maniaque sur des étagères industrielles, puis elle

descendit vers le centre de la salle. Anna étouffa un cri dans le revers de sa manche de laine mitée.

Au milieu de l'espace se trouvaient trois pupitres de bois massif, semblables à ceux de la salle de lecture du premier étage, mais ceux-ci avaient été dénaturés. Des sangles de cuir épais, noircies par l'usage et la sueur, étaient solidement rivetées aux accoudoirs et au piétement. Sur le bois sombre, des rainures profondes témoignaient d'ongles qui s'y étaient enfoncés avec la force du désespoir. Et partout, dans les interstices du bois, sur le cuir des lanières, s'étalait une croûte d'un brun noir qui s'effritait sous le regard. Du sang séché. Accumulé strate après strate.

Anna s'approcha d'un des pupitres. Ses doigts tremblants effleurèrent une petite cuvette en émail posée sur un guéridon latéral. À l'intérieur, des scalpels, des aiguilles à suture et des instruments en acier dont elle ignorait le nom, mais dont la fonction semblait évidente dans ce contexte de torture codifiée.

— Mnémosyne... murmura-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un souffle haché.

— Ils n'étudiaient pas la mémoire, Keller, dit Sokolov d'une voix dépourvue de toute émotion. Ils la démontaient. Comme on démonte un moteur de char pour voir quelle pièce on peut supprimer sans que la machine s'arrête de fonctionner.

Le Major s'était arrêté devant une table de tri. Il y avait là des bocaux en verre contenant des spécimens conservés dans le formol. Anna détourna les yeux, préférant se concentrer sur les papiers. C'était sa défense, son rempart. Le papier ne saignait pas. Le papier ne criait pas. Elle s'empara d'un registre dont la couverture en percaline grise portait le tampon du « Service des Recherches Psychologiques de l'Ahnenerbe ».

Elle l'ouvrit. Les pages étaient d'un grain fin, de haute qualité, une insulte à la pénurie qui affamait Berlin. L'écriture était une cursive élégante, presque calligraphique.

« Sujet 402. Ancien instituteur. Résistance cognitive élevée. L'injection de scopolamine couplée à la privation sensorielle totale n'a pas produit l'effacement mémoriel escompté. Passage à la phase B : induction de faux souvenirs par stimuli acoustiques répétitifs sous hypnose chimique. Résultats : le sujet ne reconnaît plus son propre nom mais récite les dogmes de la race avec une précision de 98 %. »

Une nausée violente monta de l'estomac d'Anna, une brûlure acide qui lui emplit la bouche. Elle revit les visages de ses anciens collègues, ceux qui avaient disparu en 1941, ceux qu'on disait « réaffectés à l'Est ». Elle se demanda combien d'entre eux avaient fini sur ces pupitres de bois, sanglés, les yeux fixés sur un point invisible tandis que des hommes en blouse blanche les vidaient de leur essence.

— Regardez ça, lança Sokolov.

Il désignait un appareil complexe, un enchevêtrement de câbles électriques reliés à une batterie de camions et à des électrodes de cuivre poli. Sur le côté de la machine, une plaque de cuivre gravée indiquait : *« Appareil de Synchronisation Mnémotechnique – Modèle IV »*.

— Ils ont essayé d'industrialiser la loyauté, poursuivit-il en feuilletant un autre dossier avec une rapidité de prédateur. Ce ne sont pas des carnets de recherche, ce sont des manuels d'instruction. Ils voulaient créer une méthode universelle pour briser n'importe quel homme et réécrire son histoire personnelle en une nuit.

Il leva les yeux vers Anna. Son visage, d'ordinaire si fermé, laissait filtrer une sorte de fascination morbide.

— Vous vous rendez compte, Keller ? Plus besoin de goulags. Plus besoin de police politique. Juste une petite intervention, un peu de chimie, quelques heures sous la lampe, et vous obtenez un citoyen parfait qui croit sincèrement avoir toujours aimé le

Parti.

— C'est une abomination, parvint-elle à articuler.

— C'est l'avenir, répliqua-t-il sèchement. Mon pays paierait cher pour ça. Les vôtres, s'il en reste, aussi.

Anna recula, ses talons claquant sur le sol dur. Elle se sentait soudainement oppressée, comme si les murs de la salle se rapprochaient. L'odeur de sang séché devenait insupportable. Elle vit une petite tache rouge, fraîche, sur l'un des manuels. Sokolov s'était coupé en manipulant le métal tordu de la porte. Cette goutte de sang vivant sur le papier de la mort fut le déclic.

Elle lâcha le registre. Il tomba sur le sol avec un bruit sourd de condamnation. Ses dernières défenses, ce professionnalisme froid qu'elle s'était imposé pour survivre aux bombardements, volèrent en éclats. Elle vit la réalité du Reich non plus comme une idéologie, mais comme cette pièce : un abattoir bureaucratique où l'on transformait l'âme humaine en encre et en archives.

— On ne peut pas laisser ça ici, dit-elle, sa voix montant d'un octave. On ne peut pas leur donner ça. Ni à vous, ni à personne.

Sokolov rangea un dossier particulièrement épais sous son manteau de cuir. Il se tourna vers elle, son regard redevenant celui du Major du NKVD, froid et pragmatique.

— Vous ne décidez de rien, Keller. Votre rôle est de m'aider à identifier les pièces maîtresses. Le reste sera brûlé ou emporté.

— Brûlez tout ! cria-t-elle. Maintenant !

— Taisez-vous !

Il l'empoigna par le bras, ses doigts s'enfonçant dans sa chair maigre. À ce moment précis, un grondement sourd fit trembler les fondations de la bibliothèque. Ce n'était pas une bombe. C'était le bruit de chenilles de chars tout proches, au-dessus de leurs têtes, sur la Unter den Linden. Et plus près encore, dans les couloirs de la cave, des cris en russe et le fracas de crosses de fusils contre les boiseries.

— Ils sont là, lâcha Sokolov.

Il sortit son pistolet Tokarev, le cran de sûreté claquant dans le silence soudain. Anna ne l'écoutait plus. Elle s'était effondrée près d'un pupitre, ses mains griffant le bois, là où d'autres mains s'étaient crispées avant elle. Elle pleurait, de grands sanglots secs qui ne produisaient aucune larme, juste des hoquets qui secouaient son corps dénutri. Elle voyait les sangles, elle voyait les taches sombres, et elle voyait l'immensité de son propre silence pendant toutes ces années. Elle avait classé les livres de ceux qui avaient ordonné cela. Elle avait fait des fiches de prêt pour les bourreaux.

Sokolov la secoua violemment.

— Relevez-vous ! Si mes camarades nous trouvent ici avec ça, je ne pourrai pas vous protéger. Ils vous prendront pour une complice, ou pire, pour un témoin gênant.

Anna leva les yeux vers lui. Son visage était couvert de poussière blanche, strié par la sueur.

— Nous sommes tous des témoins gênants, Major. Même vous. Surtout vous.

Elle désigna les manuels étalés sur la table.

— Vous voulez ces livres pour vous acheter une vie à l'Ouest ? Vous pensez que les

Américains vous accueilleront parce que vous leur apportez le secret de l'esclavage parfait ? Vous n'êtes qu'un autre rouage.

Sokolov serra les dents, une veine battant sur sa tempe. Il l'écarta d'un geste brutal et commença à jeter des documents dans un sac en toile. Il travaillait vite, avec une efficacité de pillard expérimenté.

Anna se releva lentement, s'appuyant sur le pupitre. La sensation du bois froid et rugueux sous ses paumes lui rendit une once de lucidité. Elle regarda autour d'elle. Des bidons d'essence étaient rangés dans un coin, destinés à l'autodestruction du laboratoire par les SS. Ils n'avaient pas eu le temps de finir le travail.

Elle fit un pas vers les bidons, mais Sokolov l'arrêta, son arme pointée vers sa poitrine.

— Ne faites pas ça.

— Pourquoi ? Vous avez peur de perdre votre monnaie d'échange ?

— J'ai peur que nous finissions tous les deux rôtis. Écoutez.

Le bruit des bottes était maintenant juste derrière la porte blindée. Les soldats russes s'interpellaient, leurs voix résonnant dans le vestibule. L'un d'eux rit, un rire gras suivi par le fracas de bouteilles brisées.

— Ils sont ivres, murmura Sokolov. C'est encore pire.

Il attrapa Anna par la taille et l'entraîna vers un conduit de ventilation étroit qui s'enfonçait dans la paroi du fond.

— Les archives de Mnémosyne ne s'arrêtent pas ici, Keller. Il y a un autre niveau,

plus profond encore. La salle des matrices. C'est là que se trouve la liste des agents dormants, ceux qui ont déjà subi le traitement.

Anna se laissa entraîner, son esprit refusant d'intégrer cette nouvelle horreur. La matérialité de la souffrance qu'elle venait de toucher du doigt avait brisé quelque chose en elle. Elle n'était plus l'archiviste méticuleuse. Elle n'était plus qu'une plaie ouverte au milieu des décombres.

Ils se glissèrent dans le conduit alors que les premiers soldats soviétiques pénétraient dans la pièce. Derrière eux, des exclamations de surprise retentirent. Le faisceau d'une lampe électrique balaya l'entrée du conduit.

— On ne peut pas les laisser trouver le laboratoire, souffla Anna dans l'obscurité du tunnel.

— Ils ne comprendront rien à ce qu'ils voient, répondit Sokolov en rampant devant elle. Pour eux, ce ne sont que des meubles et de la papperasse. Seuls ceux qui savent chercher y verront de l'or.

Anna avançait mécaniquement, ses genoux heurtant les rebords métalliques. Elle pensait à la chair et à l'encre. Comment un homme pouvait devenir un paragraphe dans un registre, une série de réactions chimiques, une marionnette dont on avait tranché les fils du passé.

Soudain, le conduit s'élargit. Ils débouchèrent sur une passerelle métallique surplombant une fosse immense. En bas, dans la pénombre, des rangées interminables de classeurs en acier s'étendaient à perte de vue. Le cœur de la machine.

Sokolov s'arrêta et regarda en bas.

— C'est là. Mnémosyne. La mémoire du futur.

Anna s'approcha du garde-corps. Elle ne voyait plus des classeurs. Elle voyait des cercueils. Des milliers de cercueils contenant les identités volées de milliers de gens. Elle sentit une force nouvelle, froide et tranchante, couler dans ses veines.

Elle plongea la main dans sa poche et en sortit la petite boîte d'allumettes qu'elle avait volée à la cuisine deux jours plus tôt.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda Sokolov, le ton soudain méfiant.

— Ce que personne n'a eu le courage de faire en 1933, répondit-elle d'une voix d'outre-tombe. Je classe le dossier final.

Elle craqua une allumette. La petite flamme vacilla dans le courant d'air, éclairant ses traits émaciés. Sokolov leva son arme, mais il hésita. Il savait que si elle lâchait cette allumette, tout ce pour quoi il avait trahi son honneur s'évaporerait en fumée. Mais il lisait aussi dans son regard qu'elle n'avait plus peur de la mort. Elle l'habitait déjà.

— Anna, ne faites pas ça, dit-il, utilisant son prénom pour la première fois. On peut encore s'en sortir.

— Sortir d'où, Major ? De Berlin ? Des ruines ? On n'en sort jamais. On ne fait qu'emporter les décombres avec soi.

Elle laissa tomber l'allumette. Elle atterrit sur un amas de chiffons imbibés d'huile au pied de la passerelle.

Le feu commença par une petite lueur bleue, timide, avant de trouver sa nourriture dans les poussières de papier qui saturaient l'air. Puis, avec un sifflement soudain, une colonne de flammes monta vers le plafond, léchant les structures métalliques.

— Folle ! hurla Sokolov.

Il l'attrapa par les épaules, mais elle restait souple, presque légère entre ses mains. Elle regardait le feu grandir, reflété dans ses pupilles dilatées. L'odeur du papier qui brûle lui parut soudain être le parfum de la rédemption.

Le brasier se propageait avec une rapidité terrifiante. Les gaz accumulés dans les conduits s'enflammèrent, créant des explosions sourdes qui firent vibrer la passerelle. Sokolov comprit qu'il était trop tard pour sauver quoi que ce soit. Il lâcha Anna et se précipita vers l'échelle de secours.

Elle resta là, immobile. Elle ne sentait plus la faim, ni le froid. Elle regardait les noms, les rapports, les protocoles de Mnémosyne s'enrouler sur eux-mêmes dans la chaleur, devenant des cendres noires qui s'envolaient vers les ténèbres. Elle vit les sangles de cuir craquer et se tordre comme des serpents agonisants.

Le feu était partout. Un rugissement assourdissant emplit la salle basse. Anna ferma les yeux. Elle se revit, jeune stagiaire, entrant pour la première fois dans la bibliothèque, émerveillée par le silence et l'odeur du vieux cuir. Elle se souvint de la promesse qu'elle s'était faite : protéger le savoir.

Elle sourit dans la fournaise. Elle tenait sa promesse. Le seul savoir qui méritait d'être préservé ici était celui de l'oubli.

Sokolov, parvenu au sommet de l'échelle, se retourna une dernière fois. Il vit la silhouette frêle d'Anna Keller, baignée par une lueur orange insoutenable, debout au-dessus de l'abîme. Elle ressemblait à une sainte de vitrail brisé. Il ne l'appela pas. Il s'engouffra dans la sortie, emportant avec lui le seul dossier qu'il avait pu sauver, un morceau de papier qui pesait désormais plus lourd que toute une vie de trahisons.

Derrière lui, le sous-sol de la Bibliothèque d'État de Berlin s'effondra dans un fracas

de tonnerre souterrain. Le Protocole Mnémosyne était clos.

Dans les rues de la ville en ruines, la neige de mai continuait de tomber : de fines particules de cendres grises qui recouvraient les cadavres et les tanks, effaçant les visages, effaçant les noms, effaçant l'histoire jusqu'à ce qu'il ne reste plus que le silence blanc de l'apocalypse. Et quelque part, sous des tonnes de briques rouges et de béton calciné, une archiviste dormait enfin, libérée du poids de tout ce qu'elle n'avait pas dit.

FIN

Merci d'avoir lu "Le Protocole des Ruines"

Une œuvre écrite par Studio Client

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)